Romans de M. Mortonval.

MAURICE PIERRET.

ÉPISODE DE 1793.

TOME II.

Seconde Edition.

PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 22.
M DCCC XXX.

sans vue : voilà la position d'Avilas, mais le voisinage dédommageait de la situation. La marquise de Caréva avait une terre auprès, et y vint passer l'été. Dona Sachéra, nourrice de Sophia, fille du roi, vint aussi chez son fils l'abbé de Santo-Pedro, dont l'abbaye était à un quart de lieue d'Avilas. Cette dona Sachéra avait une nombreuse famille, et tout ce monde répandait beaucoup de gaieté dans la maison de mon oncle, qui était leur rendez-vous commun. J'étais pendant ce temps sous la férule de mon précepteur Hecco. Peu de jours suffirent pour nous apercevoir de son incapacité; il ne savait pas un mot de latin; on le congédia, après s'être assuré d'un autre à Madrid. Le malheureux Hecco s'en alla, et, n'ayant plus de ressource, il se passa son

courage de m'en plaindre à ma tante, et l'abbé Bertillo fut renvoyé. Le vicaire d'Avilas se chargea de corriger mes versions en attendant un quatrième précepteur, qui ne tarda pas à arriver; il s'appelait l'abbé Bonino, et ne savait que médiocrement son latin. Comme nous étions près de notre départ pour Madrid, nous l'emmenâmes avec nous.

L'hiver que je passai à Madrid fut exactement le même que le précédent. Mes études, un maître à danser, les spectacles et les soupers de ma tante partageaient mon temps. L'abbé Bonino m'en laissait perdre beaucoup, et courait fréquemment les rues de Madrid. Je me souviens qu'il me menait souvent chez une demoiselle qui demeurait rue des Prêtres,

MAURICE PIERRET.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

MAURICE

PIERRET,

ÉPISODE DE **1793.**

PAR M. MORTONVAL.

Tome deuxième.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 22.

1830.

MAURICE PIERRET.

CHAPITRE XI.

La fille de l'Emigré.

Vivement alarmée de ce nouvel incident, madame Renaudot se hâta d'aller rejoindre le représentant André sur la terrasse du jardin. — Mon cher protecteur, mon ami, lui dit-elle avec vivacité, voici le moment de me donner cette preuve d'attachement véritable que je réclamais de vous ce soir. C'est à cette pauvre enfant qu'on menace, que j'espérais vous intéresser.

— Mais sa mère? demanda-t-il d'un air inquiet.

— Elle n'est point ici, André, je vous en donne l'assurance la plus sincère.

— Où donc est-elle? émigrée, peut-être?....

— Sur mon honneur elle ne l'est pas, mon ami. Sauvez sa fille, je vous en conjure au nom de tout ce que vous avez de plus cher; au nom de mon beau-frère, votre ancien ami, et qui était celui du père de Pauline.

— Eh! oui sans doute, répondit-il avec émotion, je me rappelle que mon pauvre Philippe m'a souvent parlé des Quercy; quand on a prononcé le nom de cette famille qu'il chérissait tant, le souvenir de mon ami, du meilleur des hommes, est venu m'assaillir en dépit de moi; et je me sens sottement attendri...

— Écoutez ce bon mouvement, André, s'écria madame Renaudot. Il s'agit d'une

jeune fille de quatorze ans; est-ce donc une ennemie si redoutable pour la république?

— La question n'est pas là, Caroline; cette enfant est l'héritière de grands biens; l'esprit du comité de salut public est de diviser les fortunes afin de niveler les rangs; surtout de déplacer les richesses, en les arrachant, à tout prix, aux familles en possession des anciens priviléges, et par conséquent ennemies nées de la révolution. Le moyen le plus sûr d'arriver à ce but, c'est la confiscation; mais beaucoup de nobles, dont les épouses sont propriétaires de grands domaines, ont paré ce coup en se retranchant derrière la loi du divorce. C'est cette tactique que l'on veut maintenant déjouer en ordonnant l'arrestation des femmes d'émigrés. J'ai remarqué, dans le dernier décret, des dispositions qui tendent à atteindre les proscrits dans tous leurs héritiers, à quelque degré qu'ils soient; et il n'a fallu, pour obtenir ce résultat, qu'inventer la nouvelle qualifica-

tion de *suspect d'être suspect;* les lettres de Paris nous prescrivent de l'appliquer dans tous les cas douteux ; c'est ouvrir une porte immense à l'arbitraire ; ce mot-là comprend tout, menace tout ; n'en doutez pas, Caroline, l'enfance elle-même n'est plus un rempart contre les coups de cette loi terrible autant qu'inévitable.

— Que tout cela est dur et injuste, André ! dit madame Renaudot avec un gémissement douloureux. Quoi ! n'est-il donc aucun moyen de sauver de la prison cette pauvre créature? Elle est malade, mourante de la fièvre ; pensez à Philippe, à moi, qui vous aime de tout mon cœur.

— A vous, Caroline ! je puis donc cette fois compter sur une reconnaissance...

— Éternelle.

— Oh ! je ne demande pas l'impossible.

— Eh bien ! tout ce qu'il est en mon pouvoir d'offrir....

— Je l'accepte, dit le galant représentant avec ardeur. Mais vous n'aurez que trop tôt oublié cette charmante promesse ; et je veux....

— Avant tout, interrompit Madame Renaudot en l'entraînant vers le château, venez, sauvez ma petite Pauline. Il n'y a pas un moment à perdre.

— Essayons donc, reprit André. J'ai lieu d'espérer, en effet, que la maladie de cette enfant pourra fournir un prétexte plausible d'intercéder pour elle auprès de mon impitoyable collègue. Allez la chercher, et amenez-la vous-même, avant qu'on n'ait découvert sa retraite. Hâtez-vous.

Cependant le vieux conventionnel se promenait à grands pas, les mains derrière le dos, dans la salle du bal, où sa grande colère, ses sourcils froncés et ses jurons énergiques, continuaient à glacer tous les cœurs. La musique restait muette. Des groupes s'étaient formés ; on s'y entretenait à voix

basse. Le retour du jeune représentant dissipa le sombre nuage qui obscurcissait toutes les physionomies.

— Eh bien! dit-il d'un air riant, nous ne dansons pas? Allons, musiciens, *la carmagnole,* et vive la joie !

Aussitôt la danse se ranima. André accosta son collègue, dont il prit amicalement le bras, et, réglant son pas sur le sien : Je te remercie, lui dit-il tout bas, par l'intérêt que je prends à la petite Renaudot, de la leçon sévère que tu lui as donnée si à propos. Je viens de la tancer vertement de mon côté, et de lui enjoindre de nous amener la fille Salmon.

— La citoyenne Renaudot est une intrigante, répondit durement Publicola. Je suis fâché que tu la protéges ; elle te compromettra.

— Elle est un peu légère, observa André, mais bonne républicaine.

— C'est ce dont je doute fort, ré-

pliqua le vieux conventionnel. On m'a fait à son sujet des rapports, auxquels je n'ai pas donné de suite, par considération pour toi. Mais, morbleu! si l'intérêt public commande, rien ne m'arrêtera, je t'en préviens en ami.

— Au demeurant, dit André un peu troublé par cette déclaration, il s'agit ici d'une enfant sans conséquence; car la mère a disparu depuis long-temps.

— En es-tu bien sûr?

— La chose me paraît vraie, et la visite domiciliaire, que l'on fait en ce moment, va nous en donner la certitude. Quant à la fille...

— Suspecte, archi-suspecte, s'écria Publicola; il faut qu'elle soit arrêtée. Fille de père émigré, la loi est formelle. Si la mère est absente, on l'inscrira sur la liste comme son mari, et les biens seront séquestrés. Ces richesses-là ne servent qu'à ourdir et à solder des complots contre la république.

Les revenus de la femme Salmon sont énormes....

— Plus de quatre-vingt mille livres de rente, interrompit la citoyenne Publicola, en se mêlant à la conversation des représentants, qu'elle écoutait depuis un moment. On vient de me donner à ce sujet des informations certaines; j'ai tout de suite pensé à Dubois; quel beau parti ce serait pour lui. !

— Que veux-tu dire, citoyenne? demanda André; un beau parti pour qui?

— Eh! parbleu! pour mon neveu, répondit-elle; te voilà bien étonné, André, et d'où diable viens-tu pour ignorer qu'on voit tous les jours de ces mariages-là? nous en avons célébré un dernièrement, tout semblable, dans un château près de Corbie, et qui a fait la fortune d'un sans-culotte. A Breteuil encore, il y a huit jours, la fille d'un condamné a pris pour mari un soldat de l'armée révolutionnaire; et les

biens n'ont pas été confisqués. Je t'en citerai dix exemples.

— Il ne s'agit pas de fortune et de biens, dit d'un ton plein d'âpreté l'incorruptible Publicola. Les vues du gouvernement, en favorisant ces sortes d'alliances, sont d'une nature plus élevée. Nous voulons opérer la fusion de toutes les classes de l'ancienne société, et la ramener au principe de l'égalité et de l'unité républicaine. La nouvelle loi confirme, aux représentans en mission, le droit d'affranchir de l'arrestation et du séquestre, les ci-devant nobles qui ont fait preuve de civisme, par un acte éclatant, incontestable : or, l'alliance d'un individu de cette caste avec une famille *sans-culotte*, en est la preuve la plus sûre. J'adopte donc la mesure que vient de me suggérer mon épouse ; et si Dubois n'a point de répugnance pour ce mariage...

— J'en réponds, reprit la Publicola. Dubois, Dubois, continua-t-elle en appe-

lant son neveu, écoute, viens ici. Je te marie, mon enfant.

— A qui, ma tante?

— A quatre-vingt mille livres de rente, lui dit-elle à l'oreille.

— Je signe aveuglément, répondit le jeune homme avec enthousiasme, et vous me voyez amoureux fou de ma future; je l'adore, j'en perds la tête. Où est-elle?

— La voilà, repartit la tante, en montrant une jeune personne que madame Renaudot amenait par la main.

Tous les regards se tournèrent vers la porte. Pauline se soutenait à peine, tant elle était abattue par la fatigue de sa course à l'extrémité du parc pendant l'accès de la fièvre, et surtout par la douleur déchirante qu'elle venait d'éprouver, en s'arrachant des bras de ses parents, qu'elle tremblait de ne plus revoir. La coiffure antique qui surmontait ce visage long et maigre, son teint plombé, le corps busqué qui défigurait

sa taille, sa robe garnie de *falbalas* de l'autre siècle, tout cet ensemble enfin, d'un aspect si étrange, produisit son effet accoutumé ; et de longs rires accueillirent cette espèce de mascarade.

— Eh quoi ! c'est-là ma femme ! s'écria Dubois en se tenant les côtés.

— Ta femme ! que veux-tu dire ? demandèrent ses camarades en riant de plus belle.

— Oui, mes amis, voilà le brillant parti qu'on me propose, reprit Dubois. C'est trop de bonté, citoyenne Renaudot.

— Bah ! c'est la citoyenne qui fait ce beau mariage ! dit du ton le plus aigre la grosse veuve de Saint-Valery. Vraiment oui, c'est aussi trop de bonté, et vous pouvez remporter votre singe, ma chère.

A la suite de cette sortie grossière, les quolibets et les railleries amères de ces femmes mal élevées et pleines de ressentiment, accablèrent madame Renaudot, de tous les côtés à la fois, avec tant de viva-

cité, et un bruit si confus, que, malgré son assurance ordinaire, elle ne put se défendre d'en paraître troublée. André venait d'entraîner son collègue, auquel il parlait d'un ton plein de véhémence. Caroline se trouvait donc seule et sans appui, en présence de cette foule d'adversaires, et promenait autour d'elle des regards inquiets, dans l'espoir de rencontrer sur l'une de ces nombreuses figures l'expression d'un sentiment de bienveillance, ou même de pitié, qu'elle pût invoquer.

Touché de la douleur qui se peignait sur les traits de madame Renaudot, Maurice, perçant la foule, accourut se placer devant elle; sa physionomie animée, et son geste impatient exprimaient, mieux que les paroles les plus éloquentes, à quel point il se sentait blessé des quolibets dirigés contre elle; son air querelleur disait assez qu'il n'attendait qu'un ordre de sa bouche, pour la venger avec éclat de tant d'insolence. Dans son

anxiété, elle ne fut pas insensible à cette preuve d'un humble attachement. C'était du moins un protecteur; madame Renaudot sourit tristement à Maurice, et lui fit signe de se placer à côté d'elle; le jeune homme s'empara de ce poste avec fierté.

Cependant les moqueries des femmes, et les traits malins des jeunes gens, continuaient à pleuvoir sur elle, et sur l'impassible Pauline qui, debout et les yeux baissés, se pressait contre madame Renaudot, sans rien comprendre à ce qui se passait. Dubois enchérissait sur les railleurs les plus impudents. — Prends garde, mon neveu, lui dit à l'oreille la citoyenne Publicola, il n'est pas un seul de ces mauvais plaisants, qui n'acceptât pour femme cette petite fille, s'ils savaient qu'elle a quatre-vingt mille francs de rente.

— Silence! interrompit Dubois à voix basse, vous me rendez à la raison. Eh bien! reprit-il tout haut, je me range à l'avis de

ma bonne tante. Il suffit, j'épouse cette belle personne.

— Badines-tu? demanda l'un des officiers; certainement tu ne braveras pas à ce point le ridicule.

— Je l'affronte, répondit-il, et je prends la petite.

— Tu fais bien, s'écria la grosse veuve avec amertume; mais, tiens, continua-t-elle en lui montrant le jeune pêcheur, pendant que tu es en train, prends donc l'ours avec la guenon pour compléter ta ménagerie.

Maurice frémit de colère; madame Renaudot le contint. — Paix! dit le vieux conventionnel en reparaissant avec André, au milieu du cercle dont ils s'étaient un moment écartés.

Le silence se rétablit aussitôt. — Citoyen Dubois, continua-t-il, acceptes-tu, pour ta femme, la fille Salmon?

— Je l'accepte, répondit-il.

— Eh ! de quel droit, demanda madame Renaudot avec assurance, prétend-on disposer de la main d'une citoyenne, sans son consentement?

— Il n'y a pas de milieu, repartit Publicola; arrêtée sur-le-champ comme suspecte, et envoyée cette nuit à la prison d'Abbeville, avec nos autres prisonniers; ou bien mariée demain matin avec un franc républicain, un vrai *sans-culotte*.

— Demain matin! citoyen représentant, dit madame Renaudot étourdie de ce coup imprévu. Le terme est court.

— Point de délais, citoyenne; nous saurons faire fléchir l'orgueil aristocratique des ci-devant nobles, ou nous l'écraserons, morbleu! il y va de la sûreté du peuple souverain. Que ses ennemis vaincus, auxquels il consent à faire grâce, lui donnent des gages assurés d'une alliance intime, indissoluble; ou qu'ils périssent! Ainsi donc, citoyenne Renaudot, puisque tu prends

tant d'intérêt à la fille Salmon, décide-la sur-le-champ à épouser un *sans-culotte*.

— Certainement, répondit madame Renaudot en reprenant courage à la vue d'un signe d'intelligence d'André, bien certainement, la fille d'une femme divorcée et que j'ai connue très patriote, n'épousera jamais un aristocrate. Mais son choix doit être libre. J'en appelle ici à toutes les femmes; c'est notre cause que je défends. Serions-nous donc seules tyrannisées, opprimées sous le régime de la liberté? les femmes françaises esclaves! non, citoyen représentant, nous sommes libres comme vous autres hommes; et nous saurons aussi maintenir nos droits....

— Le principe est incontestable, observa André. Tes bons sentiments sont connus, citoyenne Renaudot, les acclamations de la société populaire de Saint-Valery, retentissent encore dans cette ville fidèle, qui t'a voté des remercîments publics pour tes

services à la patrie. Ainsi personne ne doute que tu ne sois une franche républicaine ; maintenant tu te portes garant du civisme de la fille Salmon, et tu déclares solennellement qu'elle est bien décidée à épouser un *sans-culotte*, je suis d'avis de nous contenter de cette parole....

— Et moi je ne m'en contente pas, interrompit Publicola. La citoyenne Renaudot divague, avec ses phrases sur l'oppression et la tyrannie qu'on prétend exercer contre les femmes ; et toi, André, tu ne parles pas plus sensément, en appuyant ces sottises. Ici, c'est la loi, que l'on ose accuser d'oppression ; puisque en effet c'est la loi seule qui condamne à la prison, et soumet à un jugement prompt et terrible, la fille d'un émigré, *une suspecte*. Mais, femme d'un *sans-culotte*, sa condition change à l'instant ; et la même loi qui la condamnait, dans sa situation antérieure, devient alors son égide, et protége sa vie aussi bien que ses pro-

priétés. Qu'elle choisisse donc, et sur-le-champ. Je lui offre pour mari un véritable *sans-culotte*; le voici, continua-t-il en prenant Dubois par la main; le refuse-t-elle, oui ou non?

— Elle refuse celui-là, répliqua madame Renaudot.

— Eh! par quelle raison? demanda la citoyenne Publicola indignée.

— Parce qu'elle ne l'aime pas, citoyenne; la loi ne commande pas qu'on fasse violence à l'inclination d'une jeune fille.

— Eh! où prends-tu qu'on la violente, citoyenne? qui te dit qu'elle n'aimera pas mon neveu?

— J'en suis sûre.....

— Eh pourquoi?

— Parce qu'elle en aime un autre, répondit étourdiment madame Renaudot poussée à bout.

— Ah! voilà le nœud, s'écria la Publi-

cola en fureur ; c'est quelque aristocrate, un émigré, j'en suis sûre.

— Point du tout, citoyenne, repartit madame Renaudot, c'est un républicain, un vrai *sans-culotte* aussi....

— Nomme-le, interrompit la Publicola, nomme-le tout de suite.... eh bien ! te voilà muette, tu cherches... Ah ! intrigante, tu n'as inventé ce mensonge là, que pour empêcher le mariage de mon neveu.....

— Modère-toi, citoyenne, dit vivement André ; et ne prête pas un motif coupable au silence de ton amie. Tu viens d'entendre ce qu'a déclaré tout haut Publicola ; il ne s'agit point ici d'affaires privées ; c'est l'intérêt public qui seul le guide ainsi que nous ; et tu ne voudrais pas, non plus que ton mari, ajouta-t-il avec intention, que l'on pût dire que vous avez en vue l'établissement de votre neveu, plutôt que celui de tout autre bon républicain. La ci-

toyenne Renaudot nous affirme que Pauline Salmon en aime un....

— Qu'elle le nomme donc, s'écria Publicola au comble de la fureur. Mon épouse a raison. Nous sommes ici le jouet d'une ruse indigne, coupable; parle, citoyenne Renaudot.... Quel est ce sans-culotte?.... hein?.... Ah! je le vois trop maintenant, à ce silence obstiné et à ta confusion, on m'avait dit la vérité en m'assurant que tu as des intelligences avec les ennemis de la république. Eh bien! puisque tu les aimes tant, tu partageras leur sort; ta protégée et toi, vous partirez cette nuit pour Abbeville, et vous serez mises en jugement, à votre arrivée.

Madame Renaudot frissonna; André se mordait les lèvres. Maurice s'agitait à la vue de la détresse de sa bienfaitrice; il aurait voulu lui épargner, au prix de tout son sang, ce moment d'anxiété douloureuse. Il y eut un instant de silence terrible,

pendant lequel Publicola recommença, en murmurant d'affreux jurements, sa promenade à travers le salon. — C'est une indignité, disait-il, on outrage la vérité, pour égarer la justice des représentants du peuple, et favoriser les émigrés, au moment où ils trament les plus horribles complots; où les Anglais les jettent par milliers sur ces côtes... Certainement ils avaient ici des intelligences.... Tout se découvrira....

— Oui tout, tout, ajouta la citoyenne Publicola en s'avançant vers madame Renaudot avec un geste menaçant, et l'on saura aussi le nom de cet aristocrate enragé, que tu voulais donner pour mari à la fille Salmon, de ce soi-disant *sans-culotte*, que tu ne peux pas nommer....

— Hé bien! c'est moi, interrompit Maurice avec impétuosité, c'est moi, puisqu'on veut le savoir.

— Toi ! s'écria Publicola en s'arrêtant stupéfait, eh d'où vient donc, en ce cas, que la citoyenne Renaudot hésitait à te faire connaître ?

— Parce que je n'approuvais pas davantage cet amour-là, répondit-elle en recouvrant tout à coup sa présence d'esprit. Voilà le secret de cette prétendue déclaration que me faisait ce soir ce garçon, et dont les citoyennes ont ri de si bon cœur. Ainsi, continua-t-elle en s'approchant de Publicola, qui la regardait d'un air de sombre méfiance, à présent que la glace est rompue, tu dois reconnaître l'injustice de tes reproches ; je voulais seulement, comme tu le vois, défendre une jeune citoyenne qu'on voulait marier contre son inclination, et ce n'est pas là un crime digne de ta colère. La fille Salmon est élevée dans des sentiments de bonne républicaine ; laisse-lui le temps de faire un choix raisonnable, car Maurice Pierret ne lui convient pas non plus ; et je

prends pour elle l'engagement qu'elle n'épousera qu'un *sans-culotte*.

— Point du tout, répondit Publicola d'un ton dur et farouche. Son choix est tout fait, et je le trouve raisonnable. Si tu me disputes le droit de lui imposer un mari qu'elle n'aime pas, je ne te laisserai pas, à toi, le droit de la tyranniser, en l'empêchant d'épouser l'homme qu'elle aime. Maurice est un *sans-culotte*, un vrai républicain, il suffit. Je veux prouver, poursuivit-il en fixant un regard furieux sur son collègue, que je n'agissais en effet, dans tout ceci, qu'en vue du bien public, et nullement par un motif d'intérêt personnel. Ainsi donc, Maurice Pierret et Pauline Salmon seront mariés demain matin ici, en notre présence; sinon la femme Renaudot partira sur-le-champ avec elle pour Abbeville, où le tribunal révolutionnaire est en séance permanente. Voilà mon dernier mot. Allons, citoyenne Publicola, il est temps de nous

retirer. Vous autres, jeunes gens, amusez-vous, dansez si vous voulez pendant le reste de la nuit.

CHAPITRE XII.

Résignation de Maurice.

Un peu avant le jour, Maurice, qui avait dormi quelques heures sur un banc dans le jardin, vint, d'après l'ordre de madame Renaudot, frapper à la porte de Verdier. On lui ouvrit sur-le-champ. Il trouva sa protectrice assise, et lisant, à la clarté d'une bougie placée sur une table à côté d'elle, un papier qu'elle s'empressa de cacher dans son sein. — Écoute-moi, Maurice, lui dit-elle, avec un son de voix et un regard caressant qui le subjuguèrent; mon enfant, continua-t-elle, je suis sûre à

présent que tu es un honnête garçon; le peu de mots que tu as adressés à Verdier, hier au bord de la mer, quand tu le croyais un de ces malheureux proscrits, me prouvent que ton cœur est humain, compatissant....

— Vous m'aviez reproché d'avoir abusé de ma force contre un homme sans défense, interrompit Maurice qui l'avait écoutée jusque-là dans l'attitude de la soumission, les yeux baissés, et tournant niaisement son bonnet rouge dans ses mains. Oui, citoyenne, poursuivit-il en s'animant tout à coup, vous m'aviez dit que vous mépriisiez les lâches; que je vous faisais horreur parce que je m'abandonnais à la vengeance; tout cela m'était resté comme un plomb sur le cœur. Je ne voulais pas mériter d'être méprisé par vous; et d'ailleurs, comme vous m'en aviez menacé, le mal est retombé sur ma pauvre mère que vous avez maudite... vous n'auriez pas dû la maudire,

citoyenne. En rentrant, j'ai trouvé notre cabane renversée, nos filets détruits, la barque du père Grivel...

— J'ai su tout cela, mon pauvre Maurice, reprit madame Renaudot ; mais console-toi, le mal sera réparé. C'était donc pour te rendre digne de mon estime?...

— Oui, citoyenne, et pour que vous ne repoussiez plus la prière de ma malheureuse mère, comme vous avez fait, quand Gervais est venu vous implorer pour elle. Vous avez dit....

— J'ai eu tort, Maurice ; oui je me suis abandonnée moi-même à un sentiment que je blâmais en toi, et je vous ai fait beaucoup de peine...

— Oh ! oui, beaucoup....

— Eh bien ! mon garçon, je veux que désormais ta mère et toi vous n'ayez plus qu'à vous louer de moi. Mais en retour, mon enfant, j'attends de ton amitié un grand service....

— Ah ! ce n'est pas pour vous le vendre que je vous dis tout cela ; soyez tranquille ; j'étais bien décidé d'avance. Vous avez cru, je le vois bien, d'après ce qu'a dit le représentant, que je serais tenté de prendre pour femme cette vilaine créature que je déteste. Non, non, n'ayez pas peur ; quand elle serait aussi jolie qu'elle est abominable....

— Maurice, mon ami, s'écria madame Renaudot d'un ton suppliant, calmez-vous, écoutez-moi tranquillement....

— Quand elle serait aussi belle que vous, reprit-il avec force, je n'en voudrais pas. Je vous ai bien entendue hier, quand vous avez dit : *Maurice ne lui convient pas*. Par la mort ! poursuivit-il en tremblant de colère, si je n'avais pas craint de vous voir retomber dans l'embarras dont je venais de vous tirer, j'aurais bien répondu tout haut devant tout ce monde : c'est elle, c'est cette vilaine créature qui ne convient pas à Mau-

rice Pierret. Plutôt mourir que de toucher seulement du bout du doigt la main d'une fille dans les veines de laquelle coule le sang abhorré de l'exécrable Quercy.

— Suis-je assez malheureuse ! dit madame Renaudot avec un geste d'impatience, en versant des larmes de dépit.

— Vous pleurez, citoyenne, reprit Maurice d'un ton moins âpre. Pardonnez-moi ; oui, je me rappelle que ces femmes sont vos amies. Je ne voulais pas vous offenser. Mais enfin ce que j'ai dit doit, du moins, bien vous rassurer contre la crainte que je ne veuille m'autoriser de la volonté du représentant, pour vous désobéir. Non, quand le monde entier voudrait me contraindre à épouser cette fille....

— Et si je vous en suppliais, moi, Maurice ? demanda vivement madame Renaudot.

— Plaît-il, citoyenne? je ne comprends pas....

— Si je vous demandais, avec instance, d'épouser la jeune Salmon, mon cher Maurice, me refuseriez-vous?

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, demanda Maurice fort étonné?

— Parce que le service que j'implore de vous, mon enfant, et que vous m'avez promis de ne pas me refuser, c'est précisément de prendre pour femme cette fille qui vous inspire tant d'aversion. Il y va de ma liberté, de ma vie....

— Pour femme! non, non, jamais....

— Cela ne vous enchaînera pas, Maurice; c'est une ruse à laquelle la fatalité me force de recourir...

— Vous voulez donc dire, interrompit le jeune homme, qu'il faut que je fasse semblant d'être son mari?

— A peu près, mon cher Maurice; mais prêtez la plus grande attention à ce que j'ai à vous raconter, et ne m'interrompez pas. J'ai revu cette nuit le représentant Publi-

cola; lui, et sa femme surtout, m'ont reçue d'une manière outrageante. Ils sont indignés de ce que ma résistance a déjoué leurs calculs au sujet du mariage de leur neveu Dubois avec Pauline. Cette enfant est ma fille adoptive, j'ai fait le serment de la protéger, de lui servir de mère. Mais en vain ai-je imploré ces méchantes gens. Il faut absolument se soumettre à leur volonté tyrannique, ou bien, Pauline et moi, nous allons être conduites en charrette aux prisons d'Abbeville, et l'échafaud nous attend....

— Quoi! vous aussi, citoyenne Renaudot....

— Oui, Maurice; c'est moi particulièrement qui suis en butte à la haine furieuse de ces ames perverses; et par malheur le citoyen André, sur lequel je pouvais compter dans ce danger extrême, a reçu des dépêches qui l'ont forcé de partir subitement pour la ville d'Eu. Ainsi me voilà sans se-

cours ; et ma liberté, mes jours sont menacés, si vous m'abandonnez aussi. Je suis sauvée au contraire si vous consentez à faire ce que j'attends de vous....

— Vos jours menacés ! s'écria-t-il. Ah ! commandez, citoyenne, Maurice vous obéira comme un esclave. Que m'ordonnez-vous?

— Je vous répète, mon bon ami, qu'il ne s'agit pas d'enchaîner votre sort à une femme que vous détestez ; vous savez que maintenant rien n'est plus facile que de rompre un mariage mal assorti....

— Oui, oui, je comprends à présent.

— Le représentant est bien persuadé que Pauline ne vous aime pas ; en me forçant à conclure moi-même ce mariage qui me désespère autant qu'il vous est odieux, mon cher Maurice, Publicola n'a d'autre intention que de m'amener au point de me démentir au sujet de la ruse innocente que j'avais imaginée afin de sauver Pauline ; il aurait ainsi un prétexte plausible de m'accuser de

complicité dans je ne sais quels complots d'émigrés qui n'existent pas, dont je n'ai du moins, jamais entendu parler. Aussi, pour me pousser à bout, a-t-il mandé mon mari, qui, comme maire, doit venir vous marier ici, dans une heure, avec Pauline. Prêtez-vous donc à cette volonté irrésistible, Maurice; que vous importe! aussitôt après la cérémonie, Publicola, qui a reçu cette nuit des ordres de Paris, doit partir pour la Vendée; et dès demain, vous formerez, de concert avec nous, une demande de divorce, fondée sur l'incompatibilité...

— Sur la haine la plus ardente qui ait jamais dévoré un cœur humain, dit Maurice avec force.

— Ne vous inquiétez pas des moyens, mon ami, rien n'est plus aisé; et, au défaut d'une demande faite parvous, Pauline la formerait elle-même....

— Non, non, ce sera moi.

— A la bonne heure, Maurice; dans tout

cela ne voyez que moi seule dont vous sauvez la vie. Si j'ai été assez heureuse pour faire un peu de bien à votre mère...

— Ah ! vous me l'avez conservée ; vous avez été notre providence...

— Eh bien ! soyez la mienne à votre tour....

— J'ai juré de vous obéir, citoyenne Renaudot, dit-il en soupirant ; je tiendrai mon serment. Mais tout cela ne peut-il pas se faire sans que je voie cette fille? je signerai tout ce qu'on voudra.

— Mon bon Maurice, répondit-elle d'un ton caressant, ne m'oblige pas à demi. Cette fille est une petite imbécile, dont j'ai eu bien plus de peine à réduire l'esprit que le tien. Elle aimait mieux mourir que de se soumettre à ce que j'exigeais d'elle. Si elle s'est rendue, c'est d'abord à la volonté de son père et de sa mère, dont j'avais un écrit qui me délègue tout leur pouvoir sur elle ; mais j'attribue bien plus encore son

obéissance à la considération de mon propre danger. Pauline m'aime tendrement; toi aussi, n'est-il pas vrai, Maurice, ajouta-t-elle avec un sourire enchanteur ?

— Oui ! citoyenne, dit le jeune homme en saisissant avidement sa jolie main et la lui pressant, au point de la faire crier; oui, je vous aime bien !

— A la bonne heure, Maurice, je crois à ton attachement, reprit-elle sans paraître émue de la douleur de cette rude caresse. Oui; et j'espère qu'à défaut d'autre sympathie entre Pauline et toi, cette amitié pour moi, que vous éprouvez l'un et l'autre, vous disposera désormais à vous voir avec moins de répugnance. Elle veut te parler avant la cérémonie, dont l'heure approche, afin de recevoir de ta bouche l'assurance que tu ne t'opposeras pas au divorce, qui est la condition essentielle de son consentement.

— C'est moi, citoyenne, dit Maurice

avec fierté, c'est moi qui ai besoin d'être sûr qu'elle ne s'y opposera pas. Je veux qu'elle m'en fasse le serment.

— C'est aussi son désir, et je te prie de ne pas la contrarier sur une fantaisie qu'elle s'est mise dans la tête: Elle demande que tu fasses ce serment sur l'Évangile...

— La sotte créature! s'écria Maurice d'un air méprisant; on m'avait bien dit que c'était une fanatique.

— Allons, mon bon petit ami, reprit madame Renaudot, cette bagatelle ne doit pas t'arrêter en si bon chemin. Pauline est une pauvre idiote, dont le moindre défaut est une invincible opiniâtreté sur des choses la plupart du temps très futiles, mais qu'à tort ou à raison, elle regarde comme des devoirs qui importent au salut de son ame. Enfin, elle n'admet pas la possibilité de manquer à un engagement aussi sacré qu'elle se figure celui-là; et, cette formalité remplie, il ne lui restera pas

la moindre inquiétude sur l'avenir. Je suis certaine qu'alors elle cédera, sans résistance, à toutes les impulsions qu'il me conviendra de lui imprimer, pour son bien. Allons, suis-moi, Maurice, je vais te conduire auprès d'elle ; Verdier viendra nous avertir, quand tout sera prêt pour la cérémonie qui doit se célébrer dans le salon.

CHAPITRE XIII.

La mansarde du château de Ponteuil. — Le vieux curé de Noyelles.

Maurice se laissa conduire avec docilité, par l'escalier secret de Verdier, jusqu'au grenier, au fond duquel était disposé le petit appartement de madame de Quercy. On n'avait pas découvert la veille, cette retraite pratiquée dans les mansardes, et dont toutes les autres issues étaient murées depuis long-temps ; car la prompte arrivée de Pauline avait bientôt suspendu la visite domiciliaire, faite d'ailleurs avec négligence par des gens attachés au service de l'hôpital

militaire, et qui tous étaient fort dévoués à madame Renaudot.

Pauline parut à Maurice plus laide et plus désagréable encore, que le jour précédent. Elle venait de rebâtir sa ridicule coiffure, et de réparer ses ajustements dont tout l'édifice avait souffert de notables dégradations pendant sa promenade nocturne à la cave de la terrasse. Elle compléta cette toilette déjà fort ridicule, en s'affublant d'un grand voile noir de sa mère, et qui l'enveloppant tout entière, ajoutait à la pâleur livide de sa figure décharnée, et lui donnait l'air d'un spectre. Du reste, on ne voyait sur ce visage froid et sévère, aucune trace d'émotion ; les ravages de la maladie en altéraient seuls les traits immobiles. — Pauline, lui dit madame Renaudot, voilà ce jeune garçon qui fera tout ce que nous désirons.

— A la bonne heure, répondit-elle d'un ton rude en ouvrant un livre qu'elle tenait

à la main. Qu'il commence donc par jurer sur la sainte Écriture, qu'il ne mettra aucune opposition au divorce....

— Je jure, s'écria Maurice avec feu que je le demanderai moi-même....

— Mettez la main sur l'Évangile, dit Pauline sans le regarder; et recommencez ce serment.

— Oui, reprit le jeune homme en faisant ce qu'elle demandait, je jure que dès demain, aujourd'hui même, s'il est possible, je réclamerai la rupture d'un mariage que je ne veux bien souffrir que par soumission pour la citoyenne Renaudot. C'est à elle, entendez-vous bien, Pauline Quercy, à elle seule, que je fais ce serment; c'est à moi aussi, et non pas à vous que je déteste.

— Maurice, interrompit madame Renaudot, cela est inutile à dire.

— Pourquoi donc? demanda Pauline de l'air le plus revêche; ces paroles ne m'offensent pas de sa part; bien au contraire. S'il

me déteste j'en suis contente ; moi je ne déteste que le péché, car il ne faut pas haïr son prochain ; quant à ce garçon, je le méprise, voilà tout.

— A l'autre ! dit madame Renaudot avec impatience ; Pauline, vous m'avez promis de vous taire.

— Il faut que je parle, madame.

— Non, mon enfant, il n'est pas nécessaire.

— Il est très nécessaire, madame ; le soin de mon salut le commande. Il n'y a pas de mariage sans le sacrement.

— Quelle nouvelle lubie vous passe à présent par la tête?

— Ce n'est point une lubie ; il n'y a que les impies qui font des mariages auxquels Dieu n'est point appelé. C'est un sacrilége.

— Vous m'avez avoué qu'elle était sotte, interrompit Maurice ; c'était folle qu'il fallait dire.

— Les injures n'y font rien, reprit Pau-

line d'un ton calme et résolu. Je veux d'abord être mariée par un prêtre, ou je ne le serai point du tout.

— Pauline! s'écria madame Renaudot effrayée, avez-vous réellement perdu la tête? ou bien, est-ce le délire de la fièvre?...

— Je n'ai plus de fièvre, madame, et j'ai toute ma raison.

— Mais que parlez-vous de prêtres, bon Dieu? il s'agit bien de cela! Ne convenons-nous pas que ce mariage fictif n'est qu'un moyen d'échapper, vous et moi, à la fureur de nos persécuteurs, et que demain il sera rompu par un divorce? le sacrement, un prêtre, gâteraient tout.

— Ce sont les impies qui le disent, madame; le mariage à la municipalité est un sacrilége, s'il n'a pas d'abord été béni par l'église.

— Où en sommes-nous! s'écria madame Renaudot désespérée. Pauline, au nom du ciel, rentrez dans votre bon sens.

— J'aime mieux mourir que de commettre un sacrilége, madame.

— Vit-on jamais une idée plus absurde? reprit-elle en frappant du pied avec impatience. Où voulez-vous, Pauline, que nous trouvions un prêtre à l'heure qu'il est, et dans ce pays où il n'y en a pas? Mais d'ailleurs, à quoi bon, je vous le répète, puisqu'il s'agit d'un divorce?

— Ma mère a divorcé, madame, répliqua l'opiniâtre et sotte Pauline, et pourtant ma mère s'était mariée en présence de Dieu. Je veux un prêtre, comme elle en a eu un, comme toute chrétienne doit en avoir, ou bien...

— Mais où le prendre, Pauline, où le prendre? le temps nous presse.

—Si vous et ce garçon, répondit-elle d'un air craintif, vous me jurez sur l'Évangile de ne pas révéler un secret que je puis vous dire...

— Ah! s'écria madame Renaudot, j'au-

rais dû m'en douter à cette nouvelle capucinade, le curé de Noyelles....

— Jurez sur l'Évangile, interrompit Pauline avec énergie; jurez aussi, vous, dit-elle à Maurice en lui présentant son livre ouvert.

— Faisons ce qu'elle veut, reprit madame Renaudot en suppliant Maurice; imitez-moi, mon ami, et voyons à sortir de ce nouvel embarras.

Pauline, satisfaite sur ce point capital, alla découvrir une porte adroitement masquée, et l'ouvrit. Elle invita ensuite madame Renaudot à la suivre dans un petit cabinet où Maurice entra aussi. La surprise du jeune homme fut extrême à la vue d'un vieillard parvenu au dernier degré de la décrépitude, revêtu d'habits sacerdotaux, et assis à côté d'un autel paré de fleurs qu'éclairaient deux gros cierges. Il priait les yeux baissés; ni les pas des arrivants, ni l'exclamation bruyante de Maurice, ne pa-

rurent avoir troublé la méditation du saint homme. Le jour ne pénétrait pas dans ce réduit ; mais à la clarté des cierges, madame Renaudot venait en effet de reconnaître le pasteur centenaire de Noyelles, disparu du pays depuis près d'un an. La conservation de ce bon prêtre, devoir saint et sacré aux yeux de la comtesse, l'avait déterminée, autant que la santé chancelante de sa fille, à la laisser au château, quand un autre devoir non moins impérieux l'avait entraînée elle-même sur les pas de son époux proscrit.

Pauline toucha les mains jointes du vieillard ; il leva la tête et fixa ses yeux éteints sur un autre point que celui où elle se trouvait ; il était aveugle, et n'entendait plus qu'à l'aide d'un cornet acoustique suspendu à son fauteuil, et qu'il s'empressa d'appliquer à son oreille.

— Nous voici, M. le curé, lui dit-elle en articulant fortement.

— Bien, répondit-il à voix basse ; c'est bien, tout est prêt. Mais voilà bien du monde dans l'église. Madame la comtesse m'avait promis que le mariage se ferait à huis-clos.

— Ce n'est pas ma mère qui vous a parlé, reprit Pauline, c'est moi....

— Oui, oui, je me le rappelle; allons, il faut d'abord rédiger l'acte. Où sont les témoins?

— Il ne s'agit que de nous donner la bénédiction, répondit Pauline; souvenez-vous de ce que nous avons dit.

— Et je vous le répète, ma fille; reprit le vieillard d'une voix solennelle, oui c'est en cela que consiste le sacrement, car si Dieu n'était pas appelé....

— Nous y voilà! interrompit madame Renaudot; j'avais reconnu son langage: M. le curé, lui dit-elle très haut, faites plutôt comprendre à Pauline....

Elle s'arrêta; le curé venait de laisser

tomber son cornet, et ne l'entendait pas ; malgré tous ses efforts, il continuait de parler sur le même sujet, avec beaucoup de véhémence. Désespérée, ne doutant plus que le vieillard n'eût tout-à-fait perdu la raison ; voyant d'ailleurs, l'impossibilité d'amener Pauline au point de faire usage de la sienne, que troublait le délire de la fièvre, elle s'empara du cornet, le porta vivement à l'oreille du curé, et lui cria : — Le temps nous presse, monsieur, quelques prières suffiront.

En même temps elle prit la main de Maurice et celle de Pauline ; puis les joignant ensemble, elle les plaça dans celles du curé.

Le jeune pêcheur retira la sienne avec un mouvement d'horreur ; dans sa colère, il adressa des injures grossières au bon prêtre qui ne s'en apercevait pas et poursuivait sa vive allocution. Maurice parla d'une manière plus irrévérente encore, de la cérémonie à laquelle on voulait le soumettre,

et même de la religion qui la commandait. Pauline indignée, paraissait prête à tout rompre. L'embarras de madame Renaudot était au comble ; désolée, perdant la tête, elle fléchit un genou devant Maurice d'un air suppliant... Il se tut à l'instant ; et, se prosternant lui-même à ses pieds, n'opposa plus aucune résistance.

Mais la pauvre Caroline n'était pas au bout de ses peines ; tandis qu'elle retenait avec force, l'une dans l'autre, les mains de Maurice et de Pauline, qu'un mouvement d'antipathie réciproque tendait toujours à séparer, le curé, en dépit de toutes ses représentations, voulut absolument prononcer un discours sur la sainteté de l'engagement que les jeunes gens allaient contracter. L'esprit du vieillard, mort à tout le reste, retrouvait toujours un peu de vie et de mouvement, dès qu'il était replacé et poussé dans l'ornière où il avait cheminé machinalement durant près d'un

siècle. De tout ce que lui avait dit Pauline, il ne lui était rien resté, sinon qu'il s'agissait d'un mariage ; et sa mémoire lui retraçant la route battue qu'il fallait suivre, il s'était fait donner son aube et son étole, en repassant l'homélie banale que quatre ou cinq générations d'époux avaient entendue successivement dans l'église paroissiale de Noyelles.

Tandis qu'il la débitait avec onction, madame Renaudot trépignait d'impatience, et Maurice grognait en grimaçant. Pauline au contraire, sur qui les paroles d'un prêtre exerçaient l'autorité d'un oracle émané de Dieu lui-même, l'écoutait avec un profond recueillement, et gravait dans son esprit les préceptes et jusqu'aux expressions du vénérable curé.

A la fin il se tut ; et, après quelques instants de recueillement, il commença la cérémonie de la bénédiction nuptiale qu'il accomplit sans en omettre, pour sa part

du moins, la moindre formalité. Quant aux actes accessoires, il les commandait d'une voix ferme à un clerc, que son imagination lui représentait empressé à lui obéir, aussi bien que les témoins qu'il voyait également tenant le poêle suspendu sur les époux, ou allant à l'offrande.

Chaque fois, madame Renaudot répondait dans le cornet, à l'oreille du vieillard, que l'ordre était exécuté, et il passait outre. Lorsque tout fut terminé, Pauline se leva, et pria madame Renaudot d'emmener Maurice. Après être restée seule encore quelques moments avec le curé, elle venait de les rejoindre et de refermer soigneusement la porte de la cachette, quand Verdier arriva pour annoncer que le représentant et sa société, attendaient les futurs époux dans le salon, où le maire de Noyelles, suivi de son adjoint, avait apporté les registres de l'état civil.

CHAPITRE XIV.

L'acte civil.

Tandis que madame Renaudot était encore enfermée avec Maurice et Pauline, de leur côté Publicola, sa femme, et Dubois leur neveu, tenaient un conseil privé. Ce jeune homme que la tendresse excessive de sa tante autorisait à parler librement au terrible représentant, lui reprochait en riant, la maladresse de sa conduite. — Il ne fallait pas faire ainsi le Jupiter Tonnant, mon bon oncle, lui dit-il, et ta colère à tout gâté. La petite Renaudot ne tient pas du tout à ce rustre de pêcheur; elle l'a dé-

claré elle-même. Il est évident qu'elle voulait garder en réserve cette riche héritière pour quelque cousin; car les jolies intrigantes ont toujours des cousins. Eh bien! morbleu, je réponds sur ma tête, qu'avant la fin de la semaine, je serai le plus germain de tous ceux qu'ait jamais entrepris de placer ou d'établir cette charmante femme. Secondez-moi seulement, et laissez-moi tout diriger à ma guise. Quant à moi, grosse tante, continua-t-il en embrassant tendrement madame Publicola, si je désire faire fortune, tu penses bien que ce n'est que pour assurer la tienne. Car ton mari, que, du reste, j'aime de tout mon cœur, te sacrifie sans pitié avec sa probité antique....

— Il en est bête, dit la Publicola.

— Ne badinons pas sur cela, observa le romain d'un ton imposant.

— Je n'en badine, mordieu pas, repartit Dubois d'un ton léger, j'en suis outré au contraire, indigné, furieux. Mais enfin, si

l'homme vertueux fait la gloire de la famille, le mauvais sujet doit se charger de l'enrichir ; chacun son métier. Je veux que ma grosse tante soit heureuse ; et je lui donnerai une ferme....

— Je ne me mêle pas de vos arrangements, interrompit avec brusquerie le représentant, en prenant des papiers qu'il se mit à lire d'un air fort appliqué.

Dubois prit alors sa tante à part, et lui confia tout le détail de ce qu'il comptait faire pour elle si le mariage réussissait. Il parlait à demi-voix ; et d'ailleurs Publicola était si fort occupé de sa lecture, que sans craindre de blesser la délicatesse chatouilleuse de cet homme intègre, le lieutenant put développer tout son plan à sa grosse tante.

— Charmant garçon, s'écria-t-elle en se jetant à son col, quand il eut achevé ; sois tranquille ; je me charge d'arranger cette affaire.

— Dans ce cas, poursuivit Dubois, il faut donc absolument que toi et mon bon oncle, vous traitiez gracieusement la petite Renaudot qui ne va pas manquer de vous supplier de nouveau, d'ajourner le mariage de sa protégée avec ce vilain et grossier paysan. Soyez bons princes, et accordez-lui la demande qu'elle vous a renouvellée cette nuit, de prendre un temps raisonnable pour choisir un mari qui convienne à Pauline. Ordonnez ensuite à mon détachement, de tenir garnison à Noyelles, et partez tranquillement; je vous garantis le succès de toutes nos espérances.

— Avez-vous bientôt fini vos bavardages? demanda Publicola en reployant ses papiers.

— Oui, oui, répondit sa femme ravie de joie; tout est arrangé, convenu; je suis la plus heureuse femme du monde.

Ils en étaient là, quand le maire de Noyelles, à qui le représentant, dans sa colère,

avait fait signifier sa volonté absolue, de tout disposer pour marier Maurice et la fille Salmon, arriva escorté des témoins choisis par lui. Publicola ne doutait pas qu'en effet, madame Renaudot ne tentât un dernier effort pour le fléchir; aussi lui et sa femme furent-ils d'abord tout-à-fait déconcertés, lorsqu'elle se présenta les yeux baissés, ainsi que Pauline, toutes deux paraissant résignées à se soumettre à ses ordres.

Maurice les accompagnait suivi de Verdier témoin de la mariée. Ils s'avancèrent tous quatre devant le bureau où M. Renaudot les attendait, assis avec son adjoint et son greffier, le livre de la loi ouvert devant lui. Le magistrat toussait, déjà prêt à prendre la parole; la foule était attentive; la citoyenne Publicola poussait son mari du coude. Dans cette situation qui paraissait désespérée, Dubois cédant à son impatience, rompit le silence solennel qu'observait la nombreuse assemblée : —

Mon cher oncle, dit-il tout haut, puisque tu dois partir immédiatement après la cérémonie, ne serait-il pas convenable de faire part d'abord à la citoyenne Renaudot, des dépêches que tu viens de recevoir et qui la concernent?

— Morbleu! répondit le représentant d'un ton brutal en s'éloignant, c'est bien le moins qu'elle m'en demande elle-même la communication.

Madame Renaudot pâlit d'effroi : — Viens, citoyenne, lui dit Dubois en l'entraînant vers Publicola, auquel sa femme était allée se joindre.

Ils passèrent ensemble dans une pièce voisine. L'entretien fut court; pleine de finesse, madame Renaudot vit le piège dès les premiers mots; mais certaine que Pauline, après avoir reçu le serment de Maurice, resterait invinciblement cramponée à sa première idée, elle n'hésita pas sur le parti qu'il convenait de prendre. — Mon

Dieu! mes bons amis, dit-elle du ton le plus naturel, pourquoi donc avoir poussé si loin les choses contre moi, quand il eût été si facile de nous entendre? mais Publicola m'a traitée trop durement aussi!...

— Il n'avait pas la tête à lui, répondit sa femme, les lettres de Paris nous ont tant bouleversés! mais tu sais bien, ma chère amie, que, sa première colère une fois passée, mon mari est le meilleur enfant du monde....

— Allons au fait, interrompit Dubois, nous sommes tous bons enfants, à qui mieux mieux; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Franchement, citoyenne Renaudot, tu serais désolée que ta petite protégée fût la femme de ce marsouin de Maurice Pierret.

— Sans aucun doute, citoyen Dubois, reprit-elle; et, pour te montrer à quel point je suis franche en effet, je t'avouerai qu'après de mûres réflexions, et pour forcer ce méchant Publicola qui me fait encore la

moue, à m'aimer malgré lui, je me déclare, dès ce moment ton champion. Je ferai plus, je vais engager Pauline devant tout le monde, à te donner la préférence.

— Voilà bien les femmes, s'écria le représentant, d'un air indigné. Me compromettre d'abord par une folle résistance ; et puis ensuite, me compromettre encore davantage, par un retour capricieux auquel le diable ne comprendrait rien. Au surplus, arrangez-vous ensemble ; qu'on se marie qu'on ne se marie pas, je ne me mêle plus de rien.

Après cette brusquerie, Publicola rentra seul dans le salon où, selon son habitude il se promena les sourcils froncés, l'air occupé de profondes pensées. Maurice, inquiet pour madame Renaudot de ce qui se passait, fut épouvanté à la vue du représentant qui donnait, avec intention, à sa figure, une expression plus dure et plus sinistre encore qu'à l'ordinaire, afin d'é-

carter l'idée de sa complicité dans la scène qui se préparait.

Bientôt madame Renaudot reparut; et, conduite par Dubois, elle s'avança vers Pauline. — Mon enfant, lui dit-elle, voici un jeune homme qui aspire au bonheur de te plaire, et je n'ai pu lui refuser de te parler en sa faveur.

— Je ne veux pas de lui, répondit-elle d'une voix aigre. C'est celui-là, continua-t-elle en montrant du doigt Maurice sans le regarder, celui-là seul qui doit être mon mari : et il l'est déjà....

— Déjà ! interrompit madame Renaudot frémissante à l'idée qu'elle allait faire allusion à la bénédiction du prêtre. Songe-tu à ce que tu dis, Pauline?

— J'y songe très bien, répondit-elle avec rudesse, et je ne dis que ce qu'il faut dire; après ce qui s'est passé entre celui-là et moi....

Tout le monde fit un mouvement de sur-

prise : — Morbleu ! s'écria Dubois, je ne m'attendais pas à ce trait de candeur. Les choses en sont-elles réellement à ce point, ma belle innocente ?

— Oui, répliqua Pauline de l'air le plus résolu ; je ne puis plus avoir d'autre mari que lui.

— Épouse donc, Maurice, repartit Dubois en riant ; épouse mon garçon. Je n'ai plus la moindre prétention sur ce cœur ingénu.

— Eh ! qui pourrait en avoir encore ? demanda la Publicola en jetant sur Pauline un regard méprisant. Qu'on les marie donc bien vite, car il n'y a pas un moment à perdre.

— Allons, citoyen maire, procédez à ce mariage indispensable, dit le représentant en se plaçant au bureau où il se mit à écrire une lettre.

La cérémonie fut achevée en même temps que la dépêche de Publicola, qui, après

avoir signé, comme témoin, au registre de l'état civil, plia sa dépêche et le cacheta. Il fit ensuite appeler Dubois, qui était sorti avec sa tante. — Tiens, lui dit-il, tu vas partir sur-le-champ pour Saint-Valery avec ton détachement; et tu remettras cette lettre au procureur syndic du district, en lui recommandant de ma part, très chaudement, de faire exécuter sans délai l'ordre que je lui donne.

Alarmée de cette nouveauté, madame Renaudot s'approcha du représentant et lui dit tout bas : — Je suis encore saisie de ce qui vient de se passer, citoyen; tu ne doutes pas que la déclaration de cette petite fille ne m'ait jetée dans le même étonnement que toi?

— Je te rends justice, lui répondit Publicola. Il est clair que tu ne voulais pas plus que nous, de ce polisson de Maurice, qui nous a tous joués comme des enfants. Sa dénonciation à Saint-Valery n'avait pas

d'autre but que ce dénouement concerté entre les deux jeunes gens. Pauline est la drôlesse la plus effrontée que j'aie vue de ma vie, et son séducteur promet un intrigant du premier ordre. Toutefois, s'ils ont voulu se moquer de nous, j'entends que nous soyons les derniers à rire ; et je viens de les payer l'un et l'autre de la même monnaie ; tu vas en juger.

Publicola, élevant alors la voix, dit à la foule rassemblée autour de lui : — Mes amis, je tiendrai ma promesse, la fille Salmon devenue la femme Pierret, doit jouir de la liberté que les lois assurent à l'épouse d'un républicain. Mais la citoyenne Salmon, sa mère, ayant disparu, va, d'après l'ordre que j'expédie à Saint-Valery, être inscrite sur la liste des émigrés. En conséquence, ses biens seront frappés du séquestre dans la journée même, et la vente en sera bientôt consommée au profit de la république.

Ainsi, ajouta-t-il avec une grimace de gaîté satanique qui rendait plus hideuse encore sa figure basse et atroce, ainsi donc, notre ami Maurice Pierret ne tirera de cette union que l'avantage de posséder le bel objet de ses amours; et il restera, dans toute l'acception du terme, un véritable *sans-culotte*, tel qu'il était auparavant.

— Je m'en fais gloire, répondit fièrement le jeune pêcheur; mais je n'ai jamais dit que cette créature fût l'objet de mes amours; je l'abhorre.

— Eh! c'est parbleu vrai, repartit Dubois d'un air moqueur; on ne peut véritablement t'accuser d'avoir aimé que son argent; et je me rappelle fort bien qu'il n'a été question hier que de sa passion pour toi.

— Et en cela, il a menti, dit Pauline sans s'émouvoir; car je ne puis le souffrir.

Cette seconde déclaration fut accueillie par des ris universels. — Charmant mé=

nage, s'écria Dubois avec enthousiasme; vit-on jamais couple mieux assorti! grâces, esprit, aménité de mœurs et de langage, gueuserie, beauté, haine conjugale invétérée, profonde, incurable, ils ont tout également en partage. Eh! qui pourrait décider, dans cet assaut de perfections, lequel a droit de se glorifier d'obtenir sur l'autre le moindre avantage? Ah! continua-t-il en chantant le refrain d'un vaudeville alors en vogue,

Ah! si madame vaut monsieur,
Monsieur vaut bien madame.

Tout le monde applaudit à ce burlesque épithalame, qui avait vivement allumé la colère de l'inflammable Maurice; mais un doux regard de madame Renaudot lui paya, au centuple, le prix de cette nouvelle tribulation. Il souffrit donc patiemment que chacun, à l'exemple de Dubois, se fit un jeu de passer devant lui, et d'adresser

aux mariés, avec de grandes révérences, les railleries les plus piquantes; la foule sortit ensuite du salon, en répétant le refrain de Dubois.

Une chaise de poste attendait Publicola et sa femme au bas du perron, devant lequel étaient rangées les charrettes couvertes de toile, modestes équipages des dames de Saint-Valery. La fournée entière partit donc à la fois. L'infanterie de l'armée révolutionnaire était déjà sur la route d'Abbeville avec les prisonniers de la veille; le détachement commandé par Dubois suivit de près; en sorte que le château de Ponteuil se trouva, dans le cours de la matinée, complétement délivré de ses dangereux hôtes, et tout y rentra, ainsi qu'à Noyelles, dans le calme accoutumé.

CHAPITRE XV.

Le divorce.

Tandis que ces événements se passaient dans leur maison, loin de laquelle ils se voyaient contraints de fuir, le père et la mère de Pauline, après avoir marché toute la nuit, en suivant l'itinéraire tracé par madame Renaudot, atteignirent une de leurs terres, dont le fermier leur était entièrement dévoué. Ce brave homme, qu'elle avait eu soin de prévenir, réussit à les cacher à tous les yeux pendant quelques jours; mais leur sûreté exigeant impérieusement qu'ils s'éloignassent au plus tôt, le fermier,

maire de sa petite commune, et qui jouissait dans le pays de la renommée d'un très bon patriote, leur délivra, sous le nom de parents qu'il avait en Normandie, des passeports fort en règle.

Munis de ces papiers, et déguisés en marchands de farine, le mari conduisant une charrette, la femme assise sur les sacs à côté du maire qui les accompagnait, et que tout le monde connaissait sur la route, ils pénétrèrent ainsi sans le moindre obstacle dans la ville de Rouen.

Là, ils trouvèrent chez des amis intimes, une retraitre assurée, d'où ils dépêchèrent à madame Renaudot leur fidèle conducteur afin de l'instruire du succès de ce périlleux voyage. En retour, elle les informa de ce qui venait de se passer à Ponteuil ; mais en annonçant à ses amis fugitifs le singulier mariage de Pauline, elle eut du moins la consolation de pouvoir leur donner l'assurance que la demande du divorce était déjà

formée au nom de l'honnête paysan, qui s'était prêté à cette ruse commandée par une fatale et inévitable nécessité.

Au surplus, sans dire un seul mot de l'intervention du vieux curé de Noyelles, dans toute cette affaire, madame Renaudot déclarait à la comtesse qu'elle n'avait pas perdu de vue la jeune fille, un seul instant depuis la burlesque cérémonie du salon de Ponteuil ; elle ajoutait que, conduite immédiatement après à sa propre maison au village, Pauline y partageait sa table et son lit.

Tranquillisés par ces détails, les infortunés parents voulurent récompenser noblement la conduite de Maurice, que madame Renaudot leur peignit sous les couleurs les plus favorables ; en conséquence, ils envoyèrent à Verdier le fondé de pouvoir de la comtesse, et son trésorier, l'ordre de mettre à la disposition de cette dame, une somme de trente mille francs, afin d'ache-

ter à ce pauvre pêcheur, une petite pro=priété dont le revenu le mît désormais à l'abri du besoin.

Du reste, ils ne s'alarmèrent point du sèquestre qui frappait les biens de madame de Quercy, puisque sa prétendue émigra=tion était un fait dont la fausseté pouvait être facilement prouvée par des certificats de résidence que Renaudot, comme maire, ne manquerait pas de donner au besoin; et mieux encore, par un prompt retour à son domicile, aussitôt que serait dissipé l'orage qui l'avait forcée de s'en éloigner un moment.

Mais la pauvre mère ne devait jamais revoir ni sa fille ni sa maison. Quelques semaines après son arrivée à Rouen, elle succomba sous le poids du chagrin que lui fit éprouver la nouvelle de la mort du comte, tué les armes à la main, le jour même où il venait enfin de traverser la Loire, et de se rallier au drapeau royal, dans la Vendée.

Quand ces malheurs furent connus à Noyelles, le divorce de Maurice était déjà prononcé par le tribunal d'Abbeville qui reconnut que toutes les formes avaient été négligées, dans ce mariage précipité entre des mineurs, sans le consentement de leurs parents. Fidèle à sa promesse, ou plutôt à sa haine invincible pour la fille du comte de Quercy, l'oppresseur de sa famille, Maurice avait poursuivi le succès de cette affaire avec la plus vive ardeur.

Sa conduite n'étonna personne ; on était persuadé que l'appât des richesses de Pauline, l'avait seul déterminé à désirer ce mariage; mais que, la trouvant, par l'effet de la confiscation des biens de la comtesse, aussi pauvre qu'elle était laide, il profitait, comme tant d'autres, du bénéfice de la loi pour s'en débarrasser.

Cet événement, trop commun alors pour être remarqué, ne fit donc aucune sensation. Seule instruite de ses véritables motifs,

madame Renaudot, touchée du dévouement de Maurice et de sa soumission, s'empressa de lui en payer le prix le plus doux au cœur de cet excellent fils. Le jour même du mariage, elle fit transporter Marie Roques à Noyelles dans une maison voisine de la sienne, et où les plus tendres soins lui furent prodigués.

Lorsqu'après quelques semaines elle se trouva complétement rétablie, monsieur et madame Renaudot la conduisirent à l'une des plus jolies maisonnettes du village : Marie Roques y vit une cour pleine de volailles de toute espèce, une étable où se trouvaient deux belles vaches, avec des porcs et des chèvres, plus loin un grand jardin en plein rapport. L'intérieur offrit à son admiration une suite de chambres garnies de meubles simples, mais en grand nombre; et le tout lui parut d'une propreté charmante.

— Voici votre habitation, lui dit ma-

dame Renaudot ; vous êtes ici chez vous, Marie ; vous trouverez, dans ce secrétaire, un contrat qui vous assure la propriété de tout ceci, ainsi que d'une prairie et de quelques pièces de terre bien affermées, et rapportant douze cents francs par année.

Maurice présent à cette scène, croyait rêver, il ne pouvait se persuader que tant de bonheur fût réel. En extase devant madame Renaudot, il l'écoutait expliquer à Marie Roques non moins frappée d'étonnement, qu'elle remplissait un devoir sacré envers l'ami dévoué qui lui avait sauvé la vie, puisqu'elle ne devait sortir de la prison, dont Publicola l'avait menacée, que pour marcher à l'échafaud. Et, en effet, tous les proscrits marqués ce jour-là du sceau de la réprobation du sanguinaire proconsul, avaient été condamnés en masse et livrés ensemble au bourreau, le lendemain.

Madame Renaudot ne dit pas un seul mot du comte et de la comtesse de Quercy, véritables auteurs de ces bienfaits que Maurice eût repoussés avec horreur, s'il avait su qu'ils venaient d'eux ; mais offerts à sa mère par madame Renaudot, c'était à ses yeux comme ceux de la divinité, et il ne lui vint pas à la pensée de s'en défendre ; loin de là, la reconnaissance pénétra si vivement son cœur, qu'il tomba prosterné aux pieds de son idole, et les couvrit de larmes et de baisers. Suffoqué par les sanglots, balbutiant des remercîments inintelligibles, le pauvre garçon ne s'apercevait pas que Marie Roques, trop faible encore pour supporter le coup de ce retour inespéré de la fortune, venait de s'évanouir.

Averti de cet accident par un cri de madame Renaudot, et tout à coup relevé, il vola vers sa mère. Elle rouvrit bientôt les yeux, et, tandis qu'il achevait de la rendre à la vie, le maire et sa femme s'empressèrent

de se retirer, craignant avec raison que leur présence, en irritant encore des sensations déjà trop vives, n'exaltât jusqu'à la folie la joie délirante de Maurice.

Ce fut seulement quand les premiers transports furent calmés, qu'il put comprendre et goûter toute la félicité d'une situation si imprévue. Maurice n'avait plus de vœux à former : sa mère était heureuse, et il jouissait de l'estime et de l'affection de madame Renaudot... Que de biens à la fois!

Le bon cœur du jeune homme lui fit regretter amèrement de ne pouvoir plus reconnaître la généreuse hospitalité de la mère Bonnet, qu'en lui élevant une modeste tombe ; il remplit du moins ce devoir pieux.

Le bon Grivel eut une barque et des filets neufs ; Maurice paya en outre un serviteur actif et laborieux pour remplacer, auprès du vieillard, son fils, jusqu'à ce qu'il revînt de l'armée. Gervais fut chargé de cultiver

le jardin de Marie Roques, et d'aller à la ville en vendre le produit, ainsi que celui de la basse-cour; il devint le commensal de la famille, dont il partagea le bien-être.

Quant à Maurice, il tourna toute l'activité de son ame vers l'étude qu'il aimait. Trop aigri jusqu'alors par le malheur et par l'injustice des hommes, il ne tarda pas à subir l'influence d'une meilleure fortune. La violence et l'âpreté de son caractère ne furent bientôt plus que de la force et de la résolution. Assidu aux ventes publiques de Saint-Valery, où beaucoup de bons livres se donnaient alors à vil prix, il y fit la connaissance d'un professeur émérite, retiré dans cette petite ville, et qui se plut à diriger le choix de ses lectures. Les leçons de ce savant, qui le prit en amitié, développèrent promptement l'esprit du jeune garçon, déjà bien préparé par la solide instruction qu'il avait puisée à l'école d'Abbeville.

Dans le récit de ses malheurs à madame

Renaudot, Marie Roques avait fait mention de messieurs d'Aurigny, oncles paternels de Maurice, avec lesquels Baptiste Pierret plaidait encore en 1789, au parlement de Rouen, au moment où sa retraite précipitée en Belgique suspendit le cours de ce procès. Cette particularité devait frapper madame Renaudot, qui était liée avec les trois frères d'Aurigny, grands amis de monsieur de Quercy. Elle s'était donc remise, depuis peu, en relation avec eux, et les avait informés du retour et de la mort de Baptiste, aussi bien que de la destinée de Maurice qu'ils ignoraient.

Il y eut alors une correspondance très active entre Noyelles et Caen, où cette famille résidait; et, toutes les fois que Maurice allait voir madame Renaudot, elle ne manquait pas d'amener l'entretien sur messieurs d'Aurigny. Ce nom réveillait toujours auparavant, dans le cœur du jeune homme, un sentiment amer, et le faisait

tressaillir de fureur; mais, prononcé par sa belle bienfaitrice, il lui parut presque doux à entendre. Maurice s'accoutuma peu à peu à écouter, non-seulement sans impatience, mais avec une sorte d'intérêt, l'éloge de son oncle, le ci-devant marquis d'Aurigny, non pas à cause de ce titre, dont il connaissait trop bien l'origine pour ne pas être à ses yeux un juste objet de dérision; mais parce que madame Renaudot lui vantait les vertus de cet homme respectable, complétement ruiné par la révolution.

Le second frère, forcé d'émigrer pour sauver sa vie menacée, n'avait pas moins de droits que l'aîné à la tendresse de Maurice, d'après les récits de l'ardente panégyriste des d'Aurigny. Mais c'était surtout l'abbé pour lequel son neveu, assurait-elle, ne pouvait avoir et montrer trop de vénération. En parlant de ce saint personnage, en butte aux plus cruelles persécutions, qu'il supportait avec une constance digne

des pères de la primitive église, elle ne pouvait retenir des larmes de compassion qui portaient l'attendrissement dans l'âme ingénue de Maurice.

Madame Renaudot appuyait particulièrement sur l'indigence de cette famille intéressante à tant d'égards ; et quant aux injustes traitements dont Baptiste Pierret avait eu à se plaindre, le véritable auteur de tout le mal, leur aïeul commun n'existait plus; et elle faisait avouer à Maurice que ce serait une impiété coupable autant qu'inutile, de remuer maintenant les cendres d'un tombeau où toutes les haines, nées de leurs dissensions domestiques, devaient rester désormais ensevelies.

Ces raisonnements, qu'elle reproduisait avec art sous mille formes diverses, en intéressant toujours la délicatesse et l'honneur du jeune homme, firent à la longue tant d'impression sur cet esprit enthousiaste, qu'un jour, à la suite d'un entretien plus vif encore

qu'à l'ordinaire, sur ce sujet favori, il jura solennellement de ne jamais donner de suite au procès intenté à ses oncles par son père. Madame Renaudot en fut si transportée de joie qu'elle l'appela son cher Maurice, et lui tendit les bras. Il s'y précipita; et dans le ravissement où le jeta cette innocente caresse; il osa sceller son serment d'un baiser, non moins innocent à la vérité, mais dont le souvenir pourtant contribua beaucoup à donner, à ses yeux, un caractère plus sacré à l'engagement qu'il venait de prendre.

Depuis cet instant, cessant tout-à-fait de partager les sentiments d'aversion de sa mère contre les d'Aurigny, il ne parlait jamais de ses oncles que dans les termes les plus honorables. Ce langage étonna Marie Roques; mais, pieuse et douce, elle ne pouvait désapprouver dans Maurice, à l'égard de ses parents, ce qu'elle lui recommandait envers tout le monde :

l'oubli des injures. D'ailleurs, elle partageait l'opinion de madame Renaudot au sujet de la fortune des d'Aurigny, et se persuadait que la révolution les avait tout-à-fait ruinés. La bonne mère n'opposa donc que de faibles remontrances à la déclaration que lui fit Maurice, de son dessein fermement arrêté, de ne jamais souffrir que l'on ranimât en son nom, l'ancienne guerre de famille qui avait déjà coûté tant d'argent, et causé de si cuisants chagrins à son malheureux père.

Contente du présent, Marie Roques s'accoutuma sans peine à ne plus compter du tout, pour l'avenir de son fils, sur cette succession qui avait toujours paru fort incertaine, même à Baptiste Pierret. Et quant à ce qui lui était personnel, elle écartait l'idée pénible de renouveler contre les détenteurs des biens du père Roques, à Saint-Blimont, la lutte commencée sous de si tristes auspices, à l'époque de ses plus grands

malheurs. Elle s'abstint même d'en parler à Maurice par deux raisons ; d'abord afin de ne pas troubler, par les agitations d'une espérance probablement illusoire, le calme qui venait enfin de renaître dans son ame trop ardente ; ensuite pour éviter des querelles et peut-être des actes sanglants de vengeance, dont les suites étaient à redouter à cette époque, si le bouillant Maurice eût été instruit qu'il existait aussi près de lui, des ennemis dont sa mère avait tant à se plaindre.

Cette conduite prudente eut le succès qu'elle devait en attendre ; son fils, tranquille et satisfait, se livra tout entier à l'étude des belles-lettres ; il s'appliqua aussi au dessin et aux mathématiques, dont les premières notions lui étaient familières, et prit plaisir à s'adonner, par récréation, à l'escrime et à l'équitation. Plein d'ardeur, animé du désir d'avancer, il consacrait son temps au travail, et chaque jour ajoutait

aux petites perfections de Maurice. Une année était à peine écoulée depuis son divorce, et déjà il eût été difficile de reconnaître, au premier coup d'œil, dans le grand jeune homme, encore grêle et fort gauche, à la vérité, mais proprement habillé et d'une physionomie douce et fière à la fois, le petit pêcheur déguenillé, tour à tour furieux, ou en proie aux accès d'une joie turbulente, qui avait figuré si ridiculement au bal de Ponteuil.

CHAPITRE XVI.

Maurice quitte le village.

Par malheur pour Maurice, la cause première de ces changements prodigieux que l'on remarquait avec surprise dans son caractère et dans la direction de son esprit, la belle femme qui, en applaudissant à ses progrès, lui inspirait tant d'émulation, madame Renaudot enfin, n'était plus à Noyelles. Partie pour Paris depuis quelques mois, elle y avait obtenu un grade militaire pour son mari, en faisant valoir ses services dans la garde nationale à l'époque du débarquement des Anglais à l'anse

de la Croix-de-Fer; et le représentant André, grâce à la protection de son intime ami, le redoutable chef du comité de salut public, avait joint à cette faveur l'emploi de commandant de place à Abbeville.

Caroline y demeurait avec monsieur Renaudot, qui était toujours commissaire du gouvernement chargé de recueillir, dans les bâtiments publics, et jusqu'au fond des caves des particuliers, les matériaux propres à la fabrication du salpêtre; il s'était associé à un capitaliste de cette ville pour exploiter en grand, cette industrie très productive.

C'est dans cette situation que, d'une part, Maurice Pierret avec sa mère, et d'un autre côté, la famille Renaudot et Pauline de Quercy, traversèrent, exempts de dangers, le règne de la terreur.

Mais enfin, à ces temps d'horrible mémoire, venait de succéder un régime tolérable; et en même temps que la France

commençait à respirer au dedans, les armées obtenaient, sur tous les points à la fois, des triomphes éclatants. Au Nord, la frontière était dégagée par la reprise du Quesnoy, de Condé, de Landrecies et de Valenciennes. Aussi, rassurées désormais contre la crainte de l'invasion, les provinces septentrionales se livraient-elles aux transports de la joie.

Il n'était bruit dans le canton de Noyelles que des fêtes célébrées à Abbeville, en réjouissance des victoires de la république, et de la chute des tyrans du comité de *salut public*. Ces récits échauffaient l'imagination de Maurice. Depuis quelque temps il projetait d'aller dans cette ville pour y voir madame Renaudot, dont l'image, constamment présente à son souvenir, lui devenait plus chère chaque jour.

Un soir, en revenant de Saint-Valery, il parla de ce dessein avec tant de chaleur, à sa mère, qu'elle fut la première à lui con-

seiller de faire le voyage d'Abbeville. — Il est même nécessaire que tu t'y rendes pour nos affaires, mon enfant, ajouta Marie Roques.

— Et quelles affaires avons-nous donc? demanda Maurice avec étonnement.

— Peut-être de très grandes, répondit-elle; et peut-être aussi n'est-ce rien du tout. Te rappelles-tu mon ami Cartinet, ton parrain?

— Beaucoup, ma mère, le meilleur avocat d'Abbeville; un petit homme qui venait autrefois me voir à ma pension avec Rose sa fille; elle promettait d'être bien jolie, et doit avoir tenu cette promesse-là aujourd'hui, car elle a je crois....

— Un an juste de moins que toi, Maurice; Rose Cartinet a dix-sept ans et demi, mais tu n'as pas pu la voir dans les derniers temps. Cartinet l'avait mise dans un pensionnat à Amiens; et lui-même y était presque toujours pour y suivre un grand

procès qu'il plaidait en même temps que le mien.

— Le vôtre, ma mère? vous ne m'aviez pas dit que vous eussiez un procès.

— J'ai jugé fort inutile de t'occuper l'esprit de cela, depuis que nous sommes réunis, mon pauvre enfant; car, d'une part, Cartinet mon avocat, étant incarcéré à Paris, nul autre que lui n'aurait pu suivre cette affaire dont il a tous les papiers, et qu'il connaît à fond; ensuite, le départ de M. et madame Renaudot nous laissant ici sans protection, je devais craindre, durant ces temps de trouble, dont nous sortons à peine, d'attaquer mes adversaires qui étaient alors tout-puissants: à Saint-Valery, ils avaient des parents en place; et à Saint-Blimont, les grandes richesses dont ils m'ont dépouillée leur ont acquis beaucoup de partisans.

— Comment! ma bonne mère, s'écria Maurice, vous avez des ennemis dans nos

environs, et je l'ignorais! Nommez-les-moi; dites, qui sont-ils? j'irai à Saint-Blimont, je les assommerai....

— Voilà justement ce que je redoutais, mon fils, interrompit Marie Roques effrayée; et tes emportements, dont tu ne peux te corriger, justifient bien ma réserve.

Maurice garda quelques moments le silence, mais il rongeait son frein avec une impatience manifeste. — Eh bien! ma mère, reprit-il en se maîtrisant, je vous promets de ne me conduire que d'après vos conseils, et de ne rien faire que ce que vous me prescrirez.

— Tu n'assommeras donc personne?

— Personne au monde, ma mère; soyez tranquille. Mais vous me disiez qu'il est nécessaire que j'aille à Abbeville au sujet de nos affaires; pour que je puisse m'en occuper, il faut bien que je les connaisse.

— C'est trop juste, mon garçon; et à présent que tu te montres sage et soumis,

écoute-moi, je vais te dire ce que c'est. A l'époque de l'événement désastreux arrivé dans le bois de Pandé, le 18 juillet 1789, quand les gardes du comte de Quercy eurent, avec mon père et le tien, cette querelle, source de tous nos malheurs, nous soutenions un grand procès contre quatre des principaux fermiers de Saint-Blimont et des environs. Il s'agissait d'une somme considérable, dont mon père s'était rendu caution pour madame la marquise de Luxeux, ma marraine, et propriétaire en partie, des biens que nous cultivions; car, les deux tiers au moins nous appartenaient.

Je ne puis t'expliquer, Maurice, sur quoi ces fermiers se fondaient pour exiger de mon père le payement d'une somme de deux cent mille francs; je sais seulement que cette prétention paraissait à tout le monde si injuste, que personne ne doutait du succès de notre cause. Par malheur, elle se plaidait à Abbeville devant les mêmes

juges que le comte de Quercy avait animés contre nous, avec un acharnement si cruel ; et, après la sentence capitale, rendue contre mon père et mon mari, il survint un second arrêt, également par coutumace, et qui nous condamnait à payer les deux cent mille francs.

Les innocentes victimes de cette iniquité, étaient en fuite; et, par le crédit de leurs juges, encore tout-puissants, nos biens furent saisis avant les délais accordés par la loi, on vendit tout, et nos adversaires triomphants entrèrent en possession de notre maison et de nos terres.

Bientôt l'assemblée *Constituante* publia des lois qui nous étaient favorables; notre ami Cartinet se remit aussitôt en campagne; dans ces temps de désordre, où les parlements et tous les anciens corps de judicature se désorganisaient, on avait méprisé un appel fait à temps par notre avocat; il fit valoir ce moyen, et ranima vivement

le procès, dont il fit tous les frais, lesquels montèrent à une somme considérable; mais rien ne refroidit son zèle; il était l'ami intime de mon père, et chérissait aussi mon pauvre Baptiste.

Cela durait depuis un an, quand cet ancien garde-forestier, que tu as vu dernièrement concierge à Ponteuil, Verdier, qui avait disparu le 18 juillet 1789, reparut tout à coup dans le pays. Comme c'était sur sa mort prétendue que reposait l'arrêt cruel rendu contre mon père et mon mari, tout le pays qui les aimait, se souleva contre cet homme; on voulait le tuer.

Mais il alla de lui-même se constituer prisonnier, et déclara que, pendant la nuit du 17 au 18, ayant eu le malheur de tuer par imprudence, un braconnier, dans le bois de Pandé, il s'était effrayé des menaces qui s'élevaient déjà contre lui, pour quelques autres actes de violence moins funestes, mais que les paysans montraient le

dessein de venger en le pendant ; car alors tout le pays s'agitait d'une manière effrayante, par suite de la nouvelle du soulèvement de Paris, et de la prise de la Bastille quatre jours auparavant.

Verdier déclara donc que, perdant la tête, il avait pris la fuite et gagné la frontière de la Belgique. Alors les gardes, ses camarades, ennemis personnels de mon père et de mon mari qui les avaient souvent battus, les accusèrent du meurtre de Verdier, et prétendirent leur avoir vu emporter le corps afin de l'enfouir dans le lieu le plus retiré de la forêt. Verdier soutint que son maître, le comte de Quercy, avait été complétement la dupe de ce stratagème.

Quant à lui Verdier, à l'en croire, bien loin d'y prendre part, il s'empressa, dès qu'il en fut instruit à Bruxelles, d'écrire au comte pour lui faire connaître la vérité ;

mais ses lettres furent interceptées par ses camarades, qui reconnurent son écriture. Craignant, si tout venait à se découvrir, d'être condamnés comme faux témoins, ils usèrent du crédit d'un homme puissant, mêlé dans tout cela, on ne sait comment, et parvinrent à faire arrêter à Bruxelles, Verdier qu'on y retint un an au secret dans un cachot.

Il apportait des preuves de cette persécution, les juges s'en contentèrent; Verdier ajouta que relâché au bout d'un an, il fit de vains efforts pour connaître le nom du personnage en crédit qui l'avait fait emprisonner; mais que sans s'arrêter à d'inutiles recherches il s'était mis sur-le-champ en route pour venir au pays, justifier Jacques Roques et Baptiste Pierret. Je te répète que tout ce récit parut évident aux juges. Le public ne partagea pas leur opinion. Généralement on resta persuadé que Verdier profitant alors d'une amnistie offerte,

aux émigrés, n'était rentré que pour être l'espion des royalistes de Coblentz, dans cette province, et y servir particulièrement les intérêts de son maître dont il avait toute la confiance. Quoi qu'il en soit, le tribunal composé de royalistes très prononcés, acquitta Verdier, et ordonna sa mise en liberté. Il ne restait plus qu'à connaître la victime tombée sous le coup de feu de Verdier, dans le bois de Pandé; ses camarades avaient, à leur tour, disparu du pays, pour aller rejoindre le comte en émigration. On ignorait le lieu où ils avaient enterré le corps de l'homme tué. Une enquête fut ordonnée; on reconnut qu'à l'époque du meurtre aucun habitant n'avait disparu du canton à plus de six lieues à la ronde. Alors l'opinion s'établit que cet infortuné devait être quelque voyageur obscur, qui braconnait en passant à travers cette province; et qu'en effet, à la faveur de l'obscurité Verdier avait bien pu, comme il l'affirmait

par serment, le prendre dans le taillis pour une bête fauve.

La déposition de Verdier justifiant complétement mon père et mon mari de l'accusation de meurtre intentée contre eux, ton parrain Cartinet, fit alors sans peine révoquer la condamnation à mort par contumace, qui frappait des innocents. Fort de cette décision du tribunal criminel d'Amiens, notre avocat se disposait à renouveler, avec plus d'avantage, au tribunal civil du district d'Abbeville, son attaque contre l'arrêt non moins injuste qui nous avait dépouillés de nos biens, arrêt duquel il avait également appelé ; c'est alors que je reçus la nouvelle de la mort de mon père, et de l'emprisonnement de mon mari à Bruxelles. Je partis avec le peu d'argent que j'avais ; Cartinet n'en avait plus ; tout resta suspendu. Bientôt vinrent les grands bouleversements dans l'intérieur, la guerre au dehors, puis la terreur ; enfin Cartinet

étant allé à Paris pour un procès, y fut arrêté comme suspect. Je revins sur ces entrefaites ; tu sais ce qui est arrivé depuis.

Maintenant, mon cher Maurice, continua Marie Roques, une lettre de ton parrain, m'apprend son retour à Abbeville ; il a été long-temps à recouvrer la liberté, quoique, grâce aux changements survenus après le 9 thermidor, les portes des prisons s'ouvrissent avec facilité devant tant d'innocents injustement détenus. Mais enfin voici notre pauvre Cartinet revenu dans sa maison ; il m'écrit qu'il y est depuis un mois environ, et qu'il ne lui a pas fallu moins de ce temps, pour remettre ses papiers en ordre et s'instruire de nouveau de tout ce qui concerne ses nombreux clients. Il se borne à m'annoncer que je recevrai bientôt de grands détails au sujet de mes affaires, sans me dire toutefois si elles sont en bonne ou en mauvaise situation.

— Eh bien ! ma mère, dit Maurice avec

chaleur, je vais aller à Abbeville; soyez tranquille; oui, vous avez bien raison, ma présence y est indispensable. Je courrai dabord chez madame Renaudot....

— Non, mon enfant, c'est chez Cartinet qu'il faut aller premièrement.

— Oui, ma mère, oui, je verrai mon bon parrain que je me rappelle fort bien, ainsi que la petite Rose Cartinet; et je vous écrirai sur-le-champ comment se porte notre belle bienfaitrice....

— Bien, Maurice, mais ne manque pas de me mander tout de suite où en est mon affaire du procès; car je ne suis pas sans inquiétude à cet égard. Mon bon Cartinet....

— Ma mère, interrompit Maurice; vous êtes dans l'habitude de lui envoyer, de temps en temps, de petits présents....

— A Cartinet?

— Non, non, à madame Renaudot. J'ai tué hier trois perdreaux rouges....

— Vraiment! j'y ai déjà pensé, s'écria

Marie Roques enchantée; et quand il n'y aurait pas eu de perdreaux, tu ne serais pas parti, pour cela, les mains vides. Va, va, tu lui porteras les meilleures choses qu'on ait jamais servies dans un festin de prince. Je vais arranger cela moi-même de façon que le présent soit digne de madame Renaudot, et te fasse honneur, mon enfant.

Aussitôt, tout fut en mouvement dans la maison pour les apprêts du voyage de Maurice. Tandis que Marie Roques préparait de sa main un pâté succulent, composé principalement du gibier tué par son fils, Gervais faisait main basse, dans la mue, sur le chapon le plus fin, parmi ceux qu'il destinait à l'honneur de figurer à la table de madame Renaudot. Et de son côté, la servante lavait, repassait avec soin, et parfumait de thym et de sauge, le plus beau linge de son jeune maître; elle en fit ensuite un joli petit paquet bien propre.

Le lendemain de grand matin, comblé

des bénédictions de sa mère, accompagné de Gervais qui portait le bagage et le panier aux provisions, Maurice partit à pied pour Saint-Valery, où il prit la voiture publique ; puis il continua seul son voyage.

CHAPITRE XVII.

La réaction. La jeunesse dorée.

Après avoir cheminé lentement pendant quelques heures, la diligence s'arrêta, dans la grande rue d'Abbeville, à l'hôtel de l'Écu. Maurice en descendit armé d'un énorme bâton, et son chapeau à larges bords enfoncé jusqu'aux yeux; il avait un grand pantalon de drap gris, une veste ronde de même étoffe, une cravate de madras rouge, des bas bleus et de gros souliers ferrés. Content de sa bonne mine objet de l'admiration de Marie Roques, et tenant à la main le panier qui contenait les présents destinés

à leur bienfaitrice, il s'achemina vers la demeure de madame Renaudot. On venait de la lui montrer près de là, en désignant une vaste maison, devant laquelle se promenait un soldat en faction.

Le cœur du bon jeune homme battait avec violence; le plaisir brillait dans ses grands yeux noirs plein de feu. En entrant dans un vestibule occupé par la garde du commandant, il vit une inscription indiquant l'entrée des bureaux; ce n'était pas là ce qu'il cherchait; à côté se trouvait une autre porte qui lui parut conduire aux appartements, il y sonna.

Une servante vint lui ouvrir, et l'introduisit dans une antichambre. A la vue de l'accoutrement de Maurice, et de son panier, elle le prit pour un domestique. — De quelle part apportez-vous cela, mon garçon, lui demanda-t-elle?

— De la mienne, ma fille, répondit Maurice avec fierté. Tenez continua-t-il en

lui donnant le panier; portez ceci à votre maîtresse; dites-lui que c'est un présent de Marie Roques de Noyelles, et que Maurice Pierret est là, qui désire lui parler.

La servante rentra dans l'intérieur; il attendait son retour avec une ardente impatience, quand une voix de femme frappa tout à coup son oreille; ce n'étaient pas les doux accents de celle de madame Renaudot; celle là lui parut aigre et dure. — L'insolent, disait-elle; comment a-t-il l'impudence de se présenter ici?

En même temps plusieurs sonnettes agitées violemment retentirent de tous côtés. Des portes s'ouvrirent et se refermèrent à grand bruit, et des pas pesants annoncèrent l'entrée de quelques hommes dans la pièce où l'on venait de parler. — Accourez donc, Verdier, reprit la voix; à mon secours; sauvez-moi, ce misérable Pierret est ici, il s'est introduit sous prétexte d'apporter cela, de la part de sa mère.

— Point d'inquiétude, mademoiselle, répondit Verdier; nous voici en force. Où est-il?

— Il est là; dépêchez-vous de le chasser, que je ne le voie pas.

— A moi, mes amis, dit Verdier en ouvrant la porte de l'antichambre, où il entra suivi de quatre cyclopes enfumés, ouvriers de la salpêtrerie de M. Renaudot. Allons, continua-t-il en leur montrant Maurice, chassez-moi ce drôle-là.

Maurice, les yeux enflammés, son terrible bâton levé, les attendait de pied ferme; ils s'arrêtèrent. — A la garde, cria Verdier; à la garde!

A ces mots, les soldats du vestibule accoururent en armes; et le jeune homme se vit, en un instant, entouré d'ennemis. — Qu'on ne le maltraite pas, dit très haut la voix de l'intérieur; il suffit qu'il sorte sur-le-champ.

— Allons, camarade, commanda le caporal du poste, à Maurice; retire-toi tout à l'heure, et pas de résistance.

— Je sors, répondit le jeune homme en baissant son bâton à la vue des militaires; vous êtes de braves gens, vous autres, et je vous respecte. Mais ce maroufle de valet qui a osé m'injurier....

— C'est bon, interrompit Verdier, sors toujours, et délivre-nous de ta présence. Soldats, tombez sur lui, faites votre devoir.

— Notre devoir! repartit le caporal, ce n'est pas toi qui nous l'apprendras, bros= seur d'habits. Ce garçon obéit; que veux-tu de plus?

En effet, accablé de douleur et de honte, le pauvre Maurice sortait lentement, les yeux baissés. Verdier le suivit jusqu'à la porte extérieure; là, jetant avec force dans la rue, le beau chapon de Marie Roques, ainsi que le pâté qui se brisa en tombant: — Tiens, lui dit-il d'un ton furieux, voilà

le cas qu'on fait ici de tes cadeaux, de ta mère et de toi.

Ce dernier trait de mépris et de dureté, arracha des larmes de rage à Maurice. Il se retourna brusquement prêt à s'élancer sur Verdier; les soldats s'interposèrent, mais sans prendre le parti de cet insolent valet, dont eux-mêmes avaient eu plus d'une fois à se plaindre, et qui se hâta de disparaître.

— Ah! c'est mal ça, dirent-ils en ramassant les débris du pâté, et la volaille. C'est mal de gâter de si bonnes choses....

— C'est bien plus mal encore, interrompit Maurice étouffant de colère, de me faire un pareil affront et de parler ainsi de ma mère.

— Un si beau pâté! observa le caporal d'un air de tendre compassion.

— Il s'agit bien du pâté, caporal....

— Ce n'est pas l'embarras, camarade, le chapon est une belle pièce aussi....

— Eh! je me moque bien du chapon,

s'écria Maurice, indigné de ce qu'on n'entrait pas mieux dans le véritable sujet de sa peine.

— Ma foi, je ne m'en moque pas, moi, repartit le caporal, et je m'accommoderais bien de cette ration-là aujourd'hui.

— Tu n'es pas dégoûté, dit un soldat; morbleu! moi de même. — Et nous aussi, répétèrent les autres à l'envi, en dévorant des yeux toutes ces bonnes choses.

— Oh! je vous en fais présent de bon cœur, mes amis, reprit Maurice avec impétuosité, pourvu que vous ne m'empêchiez pas de donner, à ma satisfaction, une roulée à ce gredin de Verdier....

— Ici non, interrompit le caporal en baissant la voix. Si tu le rencontrais autre part, ah! je ne dis pas... Mais, vois-tu, chez le commandant....

— Oui, vous avez raison reprit Maurice, oui, je le retrouverai.

— A la bonne heure, camarade; mais

voyons : puisque tu es si bon enfant, il faut que nous mangions ces vivres-là ensemble...

— Non, caporal, excusez-moi ; j'ai trop de chagrin.

— Il n'y a pas de chagrin qui tienne, mon fils ; on va relever la garde ; trouve-toi, dans une demi-heure, à la *Grande-Pinte* sur la place ; je paye une bouteille....

— Moi deux, s'écria joyeusement un jeune soldat. — Moi trois, ajouta un autre, il faut se divertir.

— Ça fait six, dit le caporal ravi de joie, et, s'il en faut une couple de plus, pour arroser comme il convient, ce brave pâté, et cet honnête chapon que voilà, j'ai encore dans ma giberne, un vieil assignat, qui n'attendait qu'une si belle occasion pour répondre à l'appel. Allons, c'est dit, continua-t-il en tendant la main à Maurice ; dans une demi-heure à la *Grande-Pinte* ; et si nous rencontrons ce vieux singe de *brosseur*... Tu m'entends....

— Sur ce pied-là, je suis des vôtres, repartit Maurice avec feu. Oui mes amis, à la *Grande-Pinte*, je ne manquerai pas au rendez-vous, comptez sur moi.

La garde montante arrivait ; les soldats coururent aux armes, et Maurice s'éloigna en agitant son bâton. Tout entier à son profond ressentiment, indigné de l'accueil qu'on venait de lui faire chez madame Renaudot, il ne pouvait douter que le coup ne partît de la main abhorrée de Pauline de Quercy, dont il se rappelait maintenant la voix criarde et le ton rude ; la douleur de cette dernière blessure venait de rouvrir les anciennes, que le temps n'avait fait qu'envenimer, bien loin de les cicatriser ; dans cet état d'exaspération, son parrain Cartinet, Rose Cartinet, et le procès de Saint-Blimont, restaient fort loin de sa pensée ; il ne songeait qu'au bonheur de tirer enfin, et quoi qu'il en dût arriver, une vengeance complète, exemplaire, définitive, de Ver-

dier, objet constant de sa haine, de son exécration.

Après avoir erré quelque temps au hasard dans la ville, toujours occupé de la même idée qui l'absorbait, il arriva sur la place. C'était jour de marché; il y avait un grand concours de villageois, parmi lesquels Maurice reconnut plusieurs pêcheurs des côtes voisines de Noyelles, et des paysans des communes environnantes, qui tous avaient beaucoup d'attachement pour lui. Il échangea quelques paroles d'amitié avec eux, mais sans s'arrêter; car l'heure indiquée venait de sonner, et il était pressé d'aller trouver ses nouveaux amis les soldats à la *Grande-Pinte*.

Ils l'attendaient en causant avec l'hôte dans la cuisine, pendant que le chapon rôtissait; l'entretien était bruyant, et une foule de personnes y prenaient part. L'hôtesse se démenait au milieu de tout ce monde, en criant plus haut que les autres :

— Place, place, passez dans la salle ; et qu'on me laisse libre autour de mes fourneaux, si l'on veut avoir à dîner. C'est assez disputer sur des bêtises.

— Des bêtises ! répéta l'hôte indigné. Quand je te dis, madame Lefèvre, qu'ils ont voulu me tuer, en m'appelant *terroriste*, et qu'ils m'ont promis leur visite pour aujourd'hui.

— Eh bien ! moi, reprit-elle, ils m'ont traitée de *tricoteuse des tribunes*, et m'ont promis de me fouetter. Mais qu'est-ce que tout cela dit ?

— Cela dit, madame Lefèvre, que ce sont des aristocrates, des agens de Pitt et Cobourg, qui veulent égorger tous les patriotes.

— Et voilà ce que j'appelle des bêtises, répondit l'hôtesse. Ce sont tout bonnement des petits commis de la manufacture de drap, des clercs de notaire et d'avoués avec trois ou quatre blancs-becs, à la tête des-

quels est ce muscadin de Saint-Elme, arrivé de Paris depuis une huitaine de jours, et qui a mis la ville sens dessus dessous : tous roquets à qui un gros dogue comme toi, M. Lefèvre, n'aurait qu'à montrer une fois les dents pour les faire enfuir sous les chaises. Mais vous en avez peur, tous tant que vous êtes d'hommes, et ça les enhardit. Jour de dieu ! qu'ils s'avisent seulement de se montrer devant notre porte, je prends ma broche....

— Tu prendras le diable, madame Lefèvre ; encore une fois, ils sont soutenus par l'autorité ; et le commandant de la place a ordonné aux soldats de ne pas se mêler de tout cela.

— C'est-à-dire, observa le caporal ami de Maurice, tant qu'ils ne troubleront pas l'ordre, et qu'ils se contenteront de chanter le *Réveil du peuple*. Il n'y a pas de mal à chanter.

— S'il n'y a pas de mal, demanda un

ouvrier avec l'accent de la fureur, pourquoi donc ces brigands-là m'ont-ils jeté hier dans l'abreuvoir quand je chantais la *Marseillaise ?*

— C'est qu'apparemment ils n'aiment pas cet air-là, répondit le caporal en fronçant les sourcils.

— C'est pourtant l'air des bons républicains répliqua l'ouvrier ; c'est la chanson de nos braves. C'est celle que joue toujours la musique des régiments en entrant dans la ville.

— Plus à présent dit le caporal avec un gros soupir.

— Allez, allez, nous voyons clair, reprit l'ouvrier, n'est-ce donc pas troubler l'ordre que de jeter à l'eau de pauvres citoyens, et d'assommer à coups de gourdin plombés les plus honnêtes gens de la ville, en les traitant de *buveurs de sang* seulement parce qu'ils sont patriotes. Non, non ; il y a un complot ; et toute cette canaille

de *muscadins* ne serait pas insolente à ce point-là, si elle n'était pas protégée par le commandant.

— Pas par le commandant lui-même, interrompit l'hôte. Non, le père Renaudot est une bonne bête sans méchanceté. C'est sa femme qui ne vaut rien; elle conduit tout.

— Sa femme n'est pas ici, dit l'hôtesse; comment veux-tu, monsieur Lefèvre...?

— Je sais ce que je dis, répliqua l'hôte; si madame Renaudot est partie, le mois dernier pour Paris, où elle va si souvent intriguer, c'est qu'il y a eu des plaintes contre elle de tous les côtés de la ville. Mais nous n'y gagnons rien, car elle a laissé ici une jeune drôlesse cent fois plus méchante qu'elle, et qui mène le pauvre diable de Renaudot par le bout du nez, comme un enfant.

— C'est la fille Salmon, je parie? demanda Maurice.

— Juste, mon garçon, répondit l'hôte;

une vraie pie-grièche, et qui est poussée par un misérable, mal famé dans le pays, un certain Verdier....

— Ah! l'infâme gredin, s'écria Maurice, que ne me tombe-t-il sous la main!

— Ça viendra, mon camarade, repartit vivement le caporal; nous devons déjà une paye arriérée à ce *pékin-là*, qui fait l'insolent avec les militaires de garde chez son maître....

— Bon! dit l'ouvrier, en battant des mains, les soldats sont pour nous.

— Tout le monde doit être pour nous, reprit le père Lefèvre en s'animant; ce sont les femmes de chez le commandant, qui ont monté la tête aux jeunes gens, contre les patriotes qu'elles appellent des *terroristes* et des *égorgeurs*. C'est ce coquin de Verdier, qui soudoie les ouvriers de la salpêtrerie, pour faire tapage, et soutenir les *muscadins*. Il faut que tout cela finisse.

— Le père Lefèvre a raison, cria l'ou-

vrier ; que tout cela finisse, et le plus tôt sera le mieux ; ces galopins-là en font trop aussi ; nous ne devons pas souffrir que cinq ou six polissons fassent la loi à toute la ville ; et je ne suis pas le seul qui pense cela. Qu'on donne seulement le signal, et plus de mille bons enfans que je connais...

— A la bonne heure, si tu dis vrai, interrompit l'hôte comblé de joie. Pour moi je veux me mettre à leur tête, et ce sera le vrai *réveil du peuple*. Car il est indigne que les autorités nous laissent ainsi assassiner sans rien faire pour nous défendre. C'est ce qui me révolte....

— Allons, monsieur Lefèvre, dit sa femme d'un ton de maîtresse, pas de révolte, au nom du ciel ; nous n'en avons que trop vues ; et qu'on aille se mettre à table.

— Eh bien ! moi, je veux me révolter, répliqua l'hôte en relevant son bonnet de coton. Tiens, regarde, madame Lefèvre,

continua-t-il, regarde là-bas sur la place; vois-tu cet attroupement? Ce sont encore ces démons incarnés qui font des leurs. Prends ta broche, puisque tu es si brave, car il ne faut pas douter qu'ils ne viennent ici, comme il m'en ont menacé. En tout cas, ventrebleu! Ils n'auront pas bon marché de moi.

Au même instant le père Lefèvre courut à sa chambre; il reparut presque aussitôt avec un sabre et une giberne de garde nationale, passés en bandoulière par dessus sa veste blanche; il tenait à la main un fusil de munition, la bayonnette en avant. Le bonnet de coton, le tablier blanc et le couteau de cuisine en poignard à la ceinture, complétaient son équipement militaire.

A l'exemple de l'hôte, tous les mécontens, rassemblés dans l'auberge, venaient de courir aux armes; ils s'étaient saisis des pelles, des pincettes, des couperets et des

lardoires ; et madame Lefèvre, brandissant une broche de six pieds, s'avança fièrement sur le pas de sa porte, à la tête de cette troupe. Maurice et les soldats ses amis, placés à un balcon du premier étage, observaient les mouvements de l'ennemi ; prêts à faire, au besoin, une vigoureuse sortie en faveur des assiégés.

Une centaine d'hommes se dirigeaient en effet vers l'auberge de la *Grande-Pinte*, avec des intentions évidemment hostiles. Cette masse se composait, pour la plus grande partie, de ce qu'on nommait alors *la jeunesse dorée*, troupe légère et brillante, animée des sentimens les plus généreux, et qui croyait, de bonne foi, ne s'être soulevée dans les villes, qu'au nom de la justice et de l'humanité outragées. Mais, dans leur fougue inconsidérée, ces jeunes gens sans expérience, presque tous patriotes de 1789, ne voyaient pas que, poussés fort au-delà de leur premier but par d'habiles meneurs,

ils devenaient les auxiliaires de l'émigration, et n'étaient plus que des instruments d'intrigues contre-révolutionnaires et de vengeances personnelles.

L'auberge de la *Grande-Pinte* était établi dans l'ancien hôtel d'un émigré dont les héritiers détestaient le père Lefèvre, acquéreur de ce bien. Verdier les avait vus souvent, chez madame Renaudot, exhaler leur haine contre cet homme, et jurer de l'assommer, en l'accusant, contre toute vérité, d'être un *terroriste* gorgé de sang humain. Ce souvenir lui revint à l'esprit quand il entendit les soldats et Maurice se donner rendez-vous à la *Grande-Pinte*. Le coquin s'empressa d'aller trouver les jeunes gens, et de leur donner avis qu'une bande de Jacobins forcenés se réunissait dans cette auberge, pour y faire une orgie et ourdir un complot contre la vie des honnêtes gens.

Les héritiers de l'émigré ne demandaient qu'un prétexte pour satisfaire leur ressen-

timent contre le père Lefèvre, avec lequel ils s'étaient querellés le matin même. Ils se hâtèrent donc de se rendre au lieu du rassemblement, indiqué par Verdier, qui, de son côté, leur amena une douzaine des plus robustes ouvriers de la salpêtrerie de M. Renaudot, qu'il avait animés sans peine à le bien seconder, en leur promettant à chacun un assignat de cent sous et une bouteille de vin, aux dépens de mademoiselle de Quercy, dont il était l'intendant. A la vue de cette troupe si bien disposée, les jeunes gens prirent feu, et se mirent aussitôt en campagne; ils firent un appel dans les cafés de la grande rue et de la place, et virent, en un clin d'œil, tous les fils de famille et leurs amis, venir se joindre en foule à ce noyau.

Armés de gourdins courts et chargés de plomb au gros bout, ils s'avançaient vêtus de redingotes à la taille carrée, au collet de velours en forme de châle; ils avaient des

cravates de soie verte, les cheveux très poudrés, pendants de chaque côté en *oreilles de chien*, et relevés en tresse par derrière avec un peigne ; leurs chapeaux à petits bords étaient penchés avec affectation sur l'oreille gauche, et leurs souliers à rubans, extrêmement découverts.

L'un d'eux, très beau garçon, marchait en avant, et paraissait les diriger tous; Verdier, aide-de-camp sexagénaire de ce général imberbe, voltigeait autour de lui. Ils chantaient en chœur, le *Réveil du peuple*, chanson favorite des réacteurs de cette époque, en opposition à la *Marseillaise*, hymne profanée, à la vérité, par l'adoration fanatique des Jacobins les plus sanguinaires, mais consacrée par l'amour des soldats dont elle excitait, au plus haut degré, la valeur et l'enthousiasme.

Déjà les agresseurs n'étaient plus qu'à vingt pas de l'auberge ; Verdier avisant alors, dans la foule, un petit vieillard qui

le regardait passer de très mauvais œil, le montra du doigt, aux jeunes gens en criant : — Au *terroriste !* au *buveur de sang !* tombez sur lui, assommez ; ferme !

Aussitôt vingt gourdins levés allaient exécuter l'arrêt de mort, si le petit homme n'eût pris rapidement la fuite. Toutefois, et quoiqu'il eût de l'avance sur ses ennemis plus légers que lui, quatre d'entre eux l'atteignirent avant qu'il n'eût joint ses alliés de la *Grande-Pinte*, qui l'appelaient à grand bruit. Déjà le malheureux avait reçu quelques coups violents, non sans pousser des cris aigus, quand un énorme projectile, éclatant comme une bombe au milieu des assaillants, en renversa deux et couvrit les autres des flots d'une liqueur pourprée. Maurice, du haut du balcon, venait de les foudroyer avec un broc rempli de vin.

Un cri général s'éleva dans la place, tous les regards se fixèrent sur lui ; Verdier le reconnut ; et, le désignant à ses gens par

les mêmes injures qu'il venait de prodiguer au petit homme, il les excitait à tourner toute leur fureur contre ce jeune garçon ; mais il n'avait pas terminé sa virulente provocation, lorsqu'un gros pot d'étain, frappant rudement l'orateur à la poitrine, le jeta par terre à son tour, aux applaudissements universels du peuple témoin de ce grand coup ; il était parti de la main du caporal ; Maurice avait déjà quitté le balcon.

C'était la première fois que la *jeunesse dorée* éprouvait de la résistance ; elle en parut déconcertée ; et l'attitude des assiégés de l'auberge, surtout la fière contenance de la grosse mère Lefèvre en Pallas, les contraignit de s'arrêter. A la vue de leur hésitation, Maurice, descendu de sa batterie d'où il venait de canonner si heureusement l'ennemi, le brave Maurice traversa la foule en faisant au-dessus de sa tête, le moulinet avec son long bâton, et vint courageuse-

ment offrir le combat à l'armée de siége. Les soldats ses amis, et la *Grande-Pinte* en masse, le suivirent sans hésiter, en chantant la *Marseillaise*.

— *Marchons, marchons*, vociférait le père Lefèvre en détonant, et tout rouge de colère.

— *Marchons!* piaillait sa femme plus haut que les autres, la broche en arrêt :

Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Les jeunes gens et les ouvriers de la salpêtrerie, s'étaient formés en un groupe serré, autour de leurs blessés, et s'apprêtaient à faire une résistance vigoureuse. Le peuple hésitait encore à prendre parti dans cette querelle. Mais les habitants de Noyelles et des environs, n'eurent pas plus tôt vu Maurice Pierret à la tête du mouvement, qu'ils se déclarèrent pour lui, et entraînèrent la multitude. La fureur faisant alors

arme de tout, les villageois et les citadins ramassèrent des pierres, des pieux, des fourches ; on entoura la *troupe dorée* : des clameurs de sinistre augure, contre les *muscadins,* retentissaient de tous côtés, et couvraient les chants guerriers de la *Grande-Pinte;* le sang allait couler. — Arrêtez, camarades, s'écria Maurice d'une voix éclatante, qui surmonta tous ces bruits et commanda le silence. Arrêtez, qu'on nous livre seulement les chefs; il y a dans le nombre un scélérat nommé Verdier....

— Un assassin, interrompit le petit vieillard ; qu'on l'arrête ! mais respectez ses jours, il faut qu'il fasse à la justice d'importantes révélations, et que l'on connaisse ses complices....

— Il n'y a point d'assassin parmi nous, répondirent les jeunes gens avec exaltation, c'est nous qui faisons justice des assassins; nous sommes les vrais amis du peuple et ses vengeurs ; les soutiens des oppri-

més contre les tyrans sanguinaires qui....

— Suis-je donc un tyran sanguinaire, moi? repartit le petit homme avec des cris furieux.

— Quoi! dit en s'avançant le beau jeune homme qui paraissait le chef de la bande; comment, c'est vous qu'on voulait assommer sur le pied de *terroriste*, mon cher Cartinet?

Maurice tressaillit à ce nom. — Vous êtes l'avocat Cartinet? lui demanda-t-il.

— Oui, mon brave défenseur, répliqua-t-il, oui je suis Cartinet; c'est moi-même, mon cher Saint-Elme, continua-t-il en s'adressant au beau jeune homme; moi, l'avocat des proscrits; moi, qui en ai sauvé vingt au péril de ma vie; c'est moi, que l'on traite de *buveur de sang!* moi enfin qui ai payé, par une année de détention, mon dévouement à la cause du malheur et de l'innocence.

— C'est une indignité, dit à son tour la

mère Lefèvre. Accuser l'avocat Cartinet d'être un jacobin ! lui que les jacobins voulaient faire périr en l'appelant aristocrate. C'est comme mon mari et moi, qui, dans ce temps-là, étions des *modérés*, des *suspects*. Tout Abbeville le sait bien ; aussi ce ne sont pas des gens d'ici qui disent de pareilles bêtises. Le voilà, poursuivit-elle en dirigeant vers Saint-Elme la pointe de sa broche ; le voilà, celui qui fait assassiner les honnêtes gens ; un muscadin venu de Paris pour mettre ici le trouble ; un aristocrate....

— Non, non, interrompit Cartinet d'une voix criarde ; non, je défends mon client Saint-Elme de Nangis de cette odieuse imputation. Le citoyen Saint-Elme est un excellent patriote, plein d'honneur et de vertus ; il n'est venu dans notre ville que sous mes auspices ; et pour y traiter d'affaires de famille du plus grand intérêt. Je réponds de lui ; mais celui que j'accuse,

et qu'il sera le premier à repousser avec horreur, c'est l'infâme assassin....

— Encore une fois dit un des jeunes gens avec impatience, il n'y a point d'assassin parmi nous, ce mot-là....

— Est le mot propre, reprit vivement Cartinet; qu'il s'avance seulement, faites-le paraître devant moi; et je me désiste à l'instant même, s'il ne pâlit pas comme à la vue de la potence, quand je lui aurai dit en face, que je sais le nom de l'homme assassiné par lui dans le bois de Pandé, le 18 juillet 1789....

— Quoi c'est lui! s'écria Saint-Elme, cet homme est Verdier?

— Oui vraiment, répliqua Cartinet; oui mon cher client, et vous pouvez maintenant comprendre ses raisons pour me faire tuer par vos amis qui, comme vous, sont dupes du faux zèle d'un exécrable meurtrier.

— Il a raison, cent fois raison, dit

Saint-Elme aux jeunes gens. Mes amis, nous devons désavouer hautement ce scélérat, dont le forfait ne m'est que trop bien connu. Au surplus, digne et respectable Cartinet, nous ne demandons qu'à fraterniser avec les braves gens de votre parti, et tous ces honnêtes citoyens au sujet desquels je vois qu'on nous avait indignement trompés.

— Ce n'est pas moi, du moins qui fraterniserai jamais avec toi, répondit Maurice à Saint-Elme, en le regardant d'un air farouche ; non, n'y compte pas, monsieur de Nangis, avant que tu ne m'aies fait raison des impertinences que tu t'es permises à mon égard, quand on te nommait le lieutenant Dubois, de l'armée révolutionnaire....

Les derniers mots de Maurice furent couverts par le bruit des tambours d'un bataillon qui débouchait d'une rue voisine, et s'avançait, surmonté d'un drapeau rouge

déployé. Le commandant de la ville marchait en tête, proclamant la loi martiale. A l'aspect de cet appareil imposant, la foule se dissipa, comme un nuage de poussière, et s'écoula rapidement par toutes les issues à la fois.

CHAPITRE XVIII.

Rose Cartinet. — Madame de Taufrène.

Tandis que Cartinet guerroyait d'un si grand courage, sur la place du marché, la paix régnait du moins un moment dans la maison du petit homme, d'où sa présence la bannissait toujours. Non qu'il fût d'un méchant caractère; bien loin de là, maître Cartinet avait un excellent cœur; mais pétulant, emporté, possédé de la manie de disputer sur tout, il désolait les amis qui le chérissaient le plus, et Rose sa fille, qu'il idolâtrait; quant à madame Cartinet, elle

était morte à la peine, quinze ans auparavant.

Pendant tout le temps de l'emprisonnement de son père, Rose Cartinet était restée à Amiens, dans une pension tenue par d'anciennes religieuses. Revenue depuis peu de jours seulement, et après avoir rétabli, non sans peine, l'ordre dans la maison, elle s'occupait alors de quelques embellissements indispensables. Il s'agissait surtout pour elle de donner un certain air d'élégance à la pièce principale, où elle se proposait de se tenir habituellement et de recevoir ses visites. Cette salle enfumée, tapissée de siamoise, encombrée de vieux fauteuils de la même étoffe, avait du moins de grandes fenêtres sur un joli jardin nouvellement sablé et planté d'arbustes, avec des caisses de lauriers-roses, et beaucoup de pots de réséda et de giroflée.

La jeune fille commença par couvrir les meubles avec des housses de toile blanche,

afin de déguiser en partie leurs formes gothiques; et la laide tapisserie disparut aussi, sous les cadres dorés d'une multitude de gravures coloriées. Elle avait employé sa matinée à disposer pour les croisées, des rideaux de mousseline que l'on venait d'y suspendre et qu'elle prit plaisir à draper elle-même gracieusement.

Tous ces préparatifs achevés, Rose, après avoir placé sur un guéridon, une corbeille à ouvrage, disposa sa chaise de manière à se bien voir dans le miroir de la cheminée. En faisant cet essai, elle arrêta complaisamment les yeux sur la glace, et sourit avec une vive satisfaction à la vue de ses charmes : — Non, pensa-t-elle, en redressant les nombreux anneaux de ses cheveux du plus beau blond cendré; non, quelque jolies que soient les Parisiennes, qui ont pu jusqu'ici mériter de fixer un moment ses regards, certainement aucune n'eut jamais l'éclat et la fraîcheur de mon

teint. Sans doute leur parure est plus riche, mais non pas de meilleur goût que ce négligé. Quant à ma taille, à ma tournure, continua-t-elle en se levant afin de se regarder tout entière de côté, voilà bien le maintien et la démarche des dames d'Amiens les plus distinguées, arrivées récemment de Paris. Il a vanté mes mains si fines et si délicates, la blancheur de mon col, l'incroyable petitesse de mon pied, qui, dit-il avec tant d'esprit, échappe à la pensée!.... Il paraissait ravi.... Oh! il l'était réellement....

Oui, je suis bien.... très bien!.... Mais mon dieu! s'écria-t-elle, j'oubliais; il aime tant les fleurs!....

— Eh qui donc? lui demanda une jeune femme qui entrait au moment de cette exclamation. Que disais-tu là toute seule, ma petite, et quel est ce grand amateur de fleurs?

Rose rougit à cette question. — Je pen-

sais à mon père, répondit-elle toute troublée, et j'allais mettre quelques œillets dans ces vases de Chine.

— Ton père! il déteste les fleurs, ma chère amie; c'est du moins ce qu'il me disait encore ce matin chez moi, en me trouvant occupée à renouveler les bouquets de mon salon.

— Cela ne signifie rien, Adrienne; tu sais combien il est contrariant.

— Au fait, c'est possible, reprit la jeune dame en s'asseyant; mais veux-tu que je te parle vrai, ma bonne petite Rose; cette recherche dans ta parure ordinairement si simple, ce soin de décorer ta retraite pour laquelle tu m'as demandé ma collection de *Paul et Virginie*, et toute celle des *Incas;* cette mousseline, dont tu as dépouillé l'ancien boudoir de feue ma pauvre mère, et sa toilette, pour en faire des rideaux; tous ces apprêts enfin me semblent destinés,

bien moins à charmer maître Cartinet, qu'à éblouir....

— Qui donc? que veux-tu dire? interrompit Rose en rougissant plus fort.

— Puisque je t'ai promis d'être franche, ma jolie Rose, je ne le serai pas à demi. Le beau Saint-Elme de Nangis....

— Adrienne, au nom du ciel! peux-tu croire que ce jeune homme, que je ne connais que depuis trois jours?....

— A te dire vrai, mon amie, je ne comprends pas bien ces coups de sympathie, ces invasions subites d'une passion réciproque, qui enflamme, d'un même trait, deux cœurs, ou plutôt, comme tu le dis d'après tes livres favoris, *deux moitiés de cœur qui se cherchaient depuis long-temps, et qui volent l'une vers l'autre, empressées de se réunir, aussitôt qu'un heureux hasard....*

— Ne te moque pas, Adrienne, interrompit Rose avec précipitation. Un jour tu

comprendras ce que tu ignores encore aujourd'hui ; alors tu te reprocheras d'avoir tourné en dérision ces mystères du cœur auxquels la vie est attachée. Tu aimeras, tu seras aimée.

— Jamais, ma chère Rose, répondit Adrienne avec un sourire mélancolique. Et d'abord tu conviendras sans peine que je dois renoncer, pour mon compte à la condition de la réciprocité ; il suffit de me regarder.

En effet, rien n'égalait la laideur d'Adrienne ; petite-fille de madame de Luxeux la marraine de Marie Roques, cette jeune personne un peu plus âgée que Rose, et sa compagne à la pension d'Amiens, avait passé les premières années de sa vie au château de Ponteuil, où elle était élevée avec Pauline de Quercy. Les traits d'Adrienne semblaient alors promettre une beauté remarquable ; mais la petite vérole la plus maligne avait détruit, vers l'âge de dix ans,

cette fleur délicate. Un nez presque entièrement dévoré, des yeux bridés par de larges coutures, de profondes cicatrices qui sillonnaient des joues flétries, composait le masque hideux que la pauvre Adrienne cachait toujours avec soin sous les bords d'un grand chapeau que recouvrait un voile d'épaisse mousseline.

Douée d'une ame ardente, et d'un cœur plein de tendresse, l'infortunée, trop certaine de n'être jamais aimée, voulait fuir le monde, et se destinait au cloître. Ce projet, fortement arrêté dans son esprit vers le milieu de l'année 1788, désespérait sa mère, qui, veuve depuis long-temps, venait de perdre son fils, et désirait avec ardeur conserver le seul enfant qui lui restait. L'immense fortune dont Adrienne devenait l'unique héritière, était un appât qui servait les desseins de madame de Luxeux.

Effectivement, malgré la laideur de la jeune personne, un pauvre gentilhomme

nommé M. de Vaufrêne s'offrit pour l'épouser ; elle avait à peine quatorze ans, c'était en 1790 ; l'émigration commençait ; on décida que le jeune homme partirait pour Coblentz, en descendant de l'autel ; et qu'après le triomphe de la contre-révolution, c'est à dire au bout d'un an ou deux au plus, il viendrait recevoir, des mains de madame de Luxeux, sa femme encore trop enfant pour être mise en ménage.

La fortune déjoua ce plan. M. de Vaufrêne mourut dans le cours de l'année à Coblentz, et madame de Luxeux, le suivit de près au tombeau. La famille de l'époux défunt, se prévalant alors d'un article ambigu du contrat de mariage, prétendait envahir la fortune de la jeune veuve, et lui payer un simple douaire. De là naquit un procès que maître Cartinet plaidait encore pour Adrienne, au moment où il avait été arrêté comme aristocrate, quoiqu'il fût chaud patriote.

Mais, dans son ardeur insatiable de dispute, il combattait à tous propos ses propres opinions, uniquement parce que d'autres les énonçaient devant lui ; et cette incorrigible manie avait failli le conduire à l'échafaud. Il faut pourtant ajouter, à l'honneur de M. Cartinet, qu'en général, un mouvement généreux le portait toujours à embrasser à ses risques et périls la cause des opprimés ; et l'on sait assez, à quel point, à cette époque, les hommes de son parti abusaient cruellement de leur triomphe.

Quoi qu'il en soit, maintenant de retour dans ses foyers, et après avoir secoué la poussière, si long-temps paisible, de son étude abandonnée, le petit avocat se plongeant les bras jusqu'au coude, dans les sacs de procès, rappelait à grands cris autour de lui ses nombreux clients. Retirée à la pension d'Amiens, chez les religieuses du couvent où elle avait passé quelques années de

son enfance avec Pauline à l'époque de leur première communion, Adrienne y menait la vie du cloître, pleine de charmes pour elle. Mais, par le conseil de ses vénérables amies, qui ne devaient leur sûreté éphémère qu'à la protection de la femme d'un homme en place dont elles élevaient les filles, la jeune veuve s'était empressée de répondre à l'appel de maître Cartinet; car elles se flattaient de l'espoir qu'Adrienne, ainsi qu'elle en avait pris l'engagement, léguerait l'héritage paternel à leur communauté, aussitôt que les circonstances permettraient d'en rétablir les édifices; et, jusque-là, leur projet était de se retirer avec elle, dans un couvent de Burgos en Espagne, où un grand nombre de religieuses émigrées trouvaient une généreuse hospitalité.

Élève de la comtesse de Quercy, Adrienne était pieuse, même dévote; mais douce, tolérante, affectueuse, elle ne blâmait rien ni personne. Sa bourse était ouverte à tous

les malheureux; son cœur compatissait à toutes les infortunes, sans égard aux partis et aux opinions. Elle aimait Rose Cartinet, sa jolie camarade, en gémissant toutefois sur les travers de ce jeune esprit gâté par la lecture de mauvais romans, dans lesquels l'extravagante exaltation des sentiments passionnés, était offerte comme un modèle d'exquise sensibilité; et paraissait l'excuse naturelle des désordres qui traînent après eux l'opprobre et le désespoir des familles.

— Mon enfant, dit-elle à son amie, je suis bien désintéressée dans les affaires d'amour; je ne puis, je ne veux jamais y rien connaître; mais enfin, il me semble que c'est dans le cœur que doit naître et se nourrir un sentiment si doux. Et les tiens, Rose, surtout celui qui t'occupe maintenant, est tout dans la tête.

— Non, répondit-elle; non ma chère Adrienne, ne le crois pas. Puisque tu as dévoilé ce mystère de ma pensée, je ne puis

te nier que tu n'aies nommé celui qui a fixé le destin de ma vie. M. de Nangis m'aime ; j'en suis sûre, quoiqu'il ne m'ait pas dit un mot de son amour dont je ne dois être instruite que par mon père.

— Et sur quoi juges-tu que cet amour soit réel, pauvre folle ? D'où naît la confiance où je te vois, que ce jeune homme si léger, si frivole, ait formé tout à coup, et seulement après t'avoir entrevue, le dessein de demander ta main à ton père ?

— Adrienne, répliqua Rose avec vivacité, ses regards sont si tendres ! tout ce qu'il dit de ma beauté est si spirituel, si vif, si délicat. Mon père en a été transporté lui-même. Tu sais que mon peu de mérite est l'unique chose sur laquelle il ne querelle personne. Aussi parle-t-il de M. de Nangis avec enthousiasme ; tu l'as entendu hier célébrer en lui ce qu'il condamne si aigrement dans les autres jeunes gens, les justes corrections qu'ils infligent aux *terroristes*

de la ville. Enfin il chérit, il exalte M. de Saint-Elme à tout propos ; j'ai bien vu son dessein ; le procès qu'il va plaider pour ce nouveau client, doit le faire rentrer en possession de très grands biens ; je ne sais pas encore ce que c'est, car ils s'enferment toujours pour parler d'affaires ; mais devant moi, M. de Saint-Elme répète souvent qu'il ne devra sa fortune qu'aux soins et aux talents de mon père.

Ce matin encore, après leur conférence, il lui pressait les mains avec une tendresse toute filiale, et lui disait en me regardant : Ah ! mon cher et bon Cartinet, je pourrais vous devoir un plus grand bien encore ; car le bonheur n'est pas dans la richesse, dans les équipages somptueux, dans le luxe d'une grande maison ! — Il y a beaucoup à objecter à cela, monsieur de Nangis, lui répondit mon père qui se retenait de disputer ; mais je vous comprends, et sur ce point seulement nous sommes par-

faitement d'accord ; oui, le complément du bonheur est autre part. Et là-dessus mon père est venu m'embrasser avec une vivacité!... Et les yeux du jeune homme étaient si ardents... Ah! ma chère Adrienne, conçois-tu mon bonheur? être la femme d'un homme qui porte un si beau nom ; avoir des équipages, une grande maison!....

— Je te le répète, ma petite Rose, interrompit madame de Vaufrêne, tout ton amour est dans la tête ; et quoique tu en dises, j'ai lieu de croire que celui de ton beau monsieur, qui m'a paru un franc étourdi, n'a pas de racines plus profondes. Tiens-toi en garde, mon enfant ; tu es bien jolie, et l'on assure que les hommes sont de grands trompeurs.

— Ah ! ma pauvre Adrienne, repartit Rose avec dépit, tu as bien raison de dire que tu ne comprends rien à tout cela.

L'entretien des deux amies en était à ce point, quand de grands éclats de voix atti-

rèrent leur attention. Bientôt la porte de la rue, refermée violemment, et des jurons très énergiques, signalèrent le retour de maître Cartinet, et l'approche d'une affreuse tempête. En effet, à peine échappé de la mêlée, écloppé, meurtri des coups de gourdin de la jeunesse dorée, il rentrait gonflé de colère, et courut droit à la salle dans l'espoir d'y trouver quelque soulagement, en épanchant sur sa fille, la bile amère qui lui rongeait le cœur.

A la vue de son visage égratigné, et de son habit noir en lambeaux, Rose et Adrienne se précipitèrent au devant de lui, avec des cris d'effroi : — Laissez-moi, dit-il en les repoussant durement, je suis blessé, tué, et c'est vous que j'en accuse....

— Nous, mon père !

— Oui, fille dénaturée ; toi et toutes tant que vous êtes ici de femmes sottes et écervelées, vous êtes les complices de ces jeunes scélérats du bel air, dont vous vantez le

courage et la générosité en les animant à massacrer les bons patriotes. Oui, c'est toi qui m'as assassiné par les mains de ce faquin de Saint-Elme! et voilà le fruit de ces éloges emphatiques que tu prodiguais hier aux beaux sentiments de ce brigand en cravate verte, et en *oreilles de chiens!*

— Eh! c'est vous-même qui faisiez son éloge, mon cher M. Cartinet, observa madame de Vaufrêne. Mais qu'importe? songeons d'abord à vous panser. ..

— Taisez-vous, Adrienne, répliqua-t-il; vous ne valez pas mieux que ma fille. Réjouissez-vous bien de ce qui arrive; c'est le triomphe de vos dévots et de vos nobles. Vous l'emportez enfin, et nous voici voués à l'anathème, à la mort....

— Moi! me réjouir de ce qui vous afflige, monsieur! non certainement, vous ne le pensez pas. J'ignore ce qui s'est passé....

— Mais avant tout, mon père, dit Rose en le forçant de s'asseoir; voyons si vous

n'êtes pas blessé. Que vous a-t-on fait?

— Je ne veux pas de vos soins, cria-t-il en se relevant avec impétuosité. Je vous répète que votre Saint-Elme est un misérable, un libertin qui s'est lié avec les plus mauvais sujets de la ville, ces tapageurs que vous admirez tant, et dont les coups sont tombés sur votre père....

— Ils vous ont frappé! dit Rose désespérée.

— Frappé! répéta Cartinet indigné; ah! dis plutôt assassiné; et Saint-Elme conduisait la bande! c'est un ingrat, un monstre; j'abandonne sa cause; qu'il ne remette plus les pieds chez moi... Le drôle ne sait pas tout ce qu'il perd... J'avais des desseins.... Mais tout est dit... et si tu ne le détestes pas désormais à l'égal de la mort, je te désavoue, et je te maudis....

— Quel vilain mot, mon cher monsieur, dit Adrienne effrayée. Au nom du ciel calmez-vous.

— Je ne veux pas me calmer, madame ; ma vie a été menacée. C'est ce bandit de Verdier qui m'a désigné a ces cannibales ; Verdier, l'ame damnée de votre grande amie Pauline de Quercy. Le pendard avait bien ses raisons, car ma mort seule pouvait le sauver de l'échafaud. Mais je l'y traînerai, dût-il m'en coûter tout mon bien ; je tiens enfin le fil d'un forfait ténébreux qu'il croyait enseveli dans l'ombre des bois de Pandé.... J'avais besoin de ses aveux ; j'aurais pu lui faire grâce du supplice, s'il m'eût tout avoué.... Le pervers m'a répondu par un rire insultant ; et moins d'une heure après, il avait soulevé contre moi ses sicaires de la *jeunesse dorée*, dans l'espoir de m'imposer un silence éternel en m'arrachant la vie.... Et Saint-Elme ! Saint-Elme pour qui seul je bravais tous ces dangers ! Saint-Elme dont la fortune et l'existence dépendent du succès de cette grande affaire ! Saint-Elme mon client, se

ligue contre moi avec ses plus mortels ennemis !

— Certainement, mon père, dit Rose tout en larmes ; M. de Nangis ignorait cela, il n'a pu autoriser ce Verdier....

— Paix, ma fille, cria Cartinet dont la fureur allait croissant ; paix Rose, ne cherchez point d'excuses à l'action de ce polisson de Saint-Elme. Encore un coup, je ne veux plus le revoir. Grâces à lui, tu n'aurais plus de père à l'heure qu'il est, sans le courage d'un jeune garçon, brave comme César, beau comme un ange, et qui a embrassé ma querelle avec une ardeur, une bravoure admirables. La foule nous a séparés ; je l'ai perdu de vue dans la bagarre ; mais je le retrouverai. Je vais mettre vingt personnes, cent, s'il le faut, sur ses traces. Vaillant jeune homme ! charmant enfant ! la moitié de ce que je possède ne payerait pas le service qu'il m'a rendu.

— Oh ! oui, retrouvez-le, interrompit

Adrienne. Combien il va me devenir cher, puisqu'il m'a conservé un ami aussi précieux....

— Un père chéri, ajouta Rose tremblante d'émotion.

— A la bonne heure, dit Cartinet attendri. Allons, je vois que vous êtes de bonnes filles; vous Adrienne, malgré vos idées de sotte dévotion et d'orgueil aristocratique; et toi, ma Rose, en dépit de ta tête follement romanesque. Voyons, continua-t-il en s'abandonnant à leurs soins, que l'on me panse. Faites venir un chirurgien, je souffre cruellement, et je ne sais si je n'ai pas quelque côte brisée dans le corps.

A la vive exaltation qui jusqu'alors avait soutenu le colérique avocat, succéda en peu de temps, un lourd accablement; et il perdit l'usage de ses sens. Le chirurgien, que madame de Vaufrêne était allée chercher elle-même, tira un peu de sang au malade, et décida que l'accident n'aurait

pas de suites fâcheuses. Il se contenta de prescrire la diète et d'abondantes potions de vulnéraire.

CHAPITRE XIX.

Maurice accusé de meurtre.

Enfoui dans un oreiller sur le canapé de la salle, le petit Cartinet sommeillait depuis quelques heures; et les deux amies causaient à voix basse, des événements de la journée, quand la servante, se montrant à la porte entr'ouverte, fit un signe à Rose qui sortit précipitamment. Elle ne tarda pas à rentrer; une vive agitation se peignait sur ses traits.

Après s'être assurée que son père dormait profondément, elle dit à l'oreille d'Adrienne : — Il est parti, ma chère amie; je

suis à la fois la plus à plaindre et la plus heureuse fille du monde. Il m'écrit un billet passionné, qui contient l'aveu de son amour, et les serments les plus touchants, les plus vrais. Mais en même temps, il m'annonce que, d'après le conseil de mon père, et à la suite d'une longue conférence qu'ils ont eue ensemble ce matin, il a été résolu qu'il partirait pour aller chercher, à Paris, des titres et des documents indispensables au succès de sa cause; en conséquence, il a acepté l'offre, que lui fait un de ses amis, d'une place dans sa voiture que l'on venait d'amener avec des chevaux de poste. M. de Saint-Elme, n'ayant qu'un seul instant pour me faire ses adieux, a écrit quelques lignes à mon père afin de le prévenir de ce départ précipité; mais j'ai dit à la servante de ne lui remettre le billet que ce soir, quand il sera tout-à-fait calmé. J'espère, ma bonne Adrienne, que tu m'aideras à ramener son esprit à de meilleurs senti-

ments à l'égard de cet excellent jeune homme.

— Oui, ma petite Rose, je m'y engage avec plaisir, puisque cela doit contribuer à rétablir la paix dans la maison. Mais je suis bien contente de l'éloignement de M. de Saint-Elme, je te l'avoue; car, outre que je le redoute pour toi, je craignais aussi qu'il ne lui arrivât ici quelque malheur. Je viens de m'assurer, dans le court trajet de cette maison à la mienne, que les ouvriers du faubourg et le menu peuple se sont soulevés contre les jeunes gens, et les maltraitent à leur tour cruellement. J'ai entendu prononcer le nom de M. de Saint-Elme avec de grandes menaces et d'affreuses injures....

Quelques mouvements de Cartinet, qui semblaient annoncer son prochain réveil, imposèrent silence à madame de Vaufrêne. Le malade, après un peu d'agitation, étendit ses membres en s'étonnant de leur souplesse; et, le visage serein, il se leva sur

son séant. — Je ne sens plus de douleurs dit-il gaîment ; la saignée a fait merveille, et mon petit somme a été charmant. J'ai rêvé de mon brave défenseur, dont les traits m'ont frappé comme ceux d'une ancienne connaissance. Décidément il faut que je le retrouve.

— Tranquillisez-vous, mon digne ami, répondit Adrienne ; j'espère que vous ne tarderez pas à le voir. J'ai donné l'ordre à mon domestique, dont vous connaissez l'intelligence, de chercher partout, de s'informer du jeune homme qui a pris votre défense, au moment de cette querelle devant la *Grande-Pinte*.

Adrienne avait à peine achevé cette explication quand le domestique de retour annonça que la personne dont il s'agissait, venait d'être arrêtée sur la plainte de mademoiselle Pauline de Quercy qui l'accusait d'avoir tué son intendant ; et qu'en effet Verdier était mort à la suite d'un coup vio-

lent dans la poitrine, en désignant ce jeune garçon comme son meurtrier.

— Verdier est mort! dit vivement Cartinet. Ah! malédiction! il emporte au tombeau un secret dont la révélation eût assuré le succès de la cause de Saint-Elme. Quel malheur! ce coup-là m'assomme.... Mais ce pauvre jeune garçon, arrêté, accusé d'un meurtre!.... où est-il?

— Chez le commandant, répondit le domestique. Monsieur Renaudot n'ose pas le faire conduire en prison; il paraît que la troupe s'est mutinée, et refuse d'agir contre le peuple qui s'est rassemblé devant la porte du commandant, et demande le prisonnier. Les gens de campagne surtout se montrent les plus animés en faveur du prisonnier; c'est un habitant du village de Noyelles, nommé Maurice Pierret....

— Maurice Pierret! répéta Cartinet avec un cri qui ébranla la salle. Maurice, mon filleul, mon client, le fils de mon meilleur

ami ! mon cher petit Maurice ! c'est lui qui m'a vengé, et je souffrirais qu'il fût opprimé, menacé ! Je vole à son secours, ajouta le petit homme en s'élançant du lit de repos, malgré les efforts de Rose, qui lui représentait l'état de faiblesse où il était encore.

— Non, non, répliqua-t-il en se débattant ; je veux, je dois le secourir de tous mes moyens, et le tirer de ce mauvais pas. Maurice Pierret, brave garçon, cher ami !...

— Eh bien ! je vous accompagnerai, dit Adrienne. Il n'est pas possible qu'un si honnête jeune homme soit un meurtrier. Pauline est mon amie, je lui parlerai ; on l'a sans doute trompée....

— On ne l'a point trompée, interrompit Cartinet ; c'est elle qui veut tromper. Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, de quelle haine elle est animée contre *le brigand* qui l'a épousée à Ponteuil ? Ce prétendu brigand, c'est mon pauvre Maurice.

— Quoi ! c'est lui, repartit Adrienne ; mais il s'est conduit avec la plus rare noblesse, et une générosité sans exemple. On m'a beaucoup parlé de ce jeune homme.... C'est son grand-père, qui, dans le temps, a cautionné ma mère pour une somme considérable ?

— Oui sans doute, ajouta Cartinet ; belle action qui fut la source de sa ruine.

— Ah ! sauvons le pauvre Maurice, reprit-elle avec chaleur ; sauvons-le, mon cher monsieur, encore une fois je veux vous accompagner.

— Venez donc, ma bonne Adrienne, dit Cartinet en lui prenant le bras, venez, vous êtes une femme parfaite.

Ils partirent ensemble ; et marchant d'un pas rapide, ils arrivèrent bientôt à la salpêtrerie, où demeuraient monsieur Renaudot et Pauline. Une foule considérable était rassemblée devant la porte. A l'aide des paysans des environs de Noyelles,

et favorisés par l'inaction des troupes, les ouvriers des faubourgs venaient de prendre une éclatante revanche des outrages dont les principaux bourgeois et eux-mêmes souffraient depuis quelques jours ; ils montraient la résolution d'user de violence pour faire remettre Maurice en liberté. Cartinet, traînant Adrienne après lui, se faisait jour à travers la multitude. — Place, place, mes enfants, criait-il, je viens pour l'affaire de l'accusé.

— Il n'est pas coupable, voisin Cartinet, lui dit le père Lefèvre ; c'est un homme de la 20e qui a lancé mon pot d'étain sur Verdier ; un caporal nommé Taupin.

— Oui, oui, crièrent mille voix, nous l'avons vu. — Le père Lefèvre a raison. — Qu'on nous rende Maurice Pierret, le soutien des pauvres de notre village, ajouta un paysan de Noyelles.

— Calmez-vous, mes bons amis, dit Cartinet du plus haut de sa voix glapissante ;

fort du témoignage de tous tant que vous êtes, je vais parler au commandant, et obtenir justice pour mon filleul Maurice; soyez tout prêts à me soutenir, mais point de violence, à moins que je ne vous appelle à mon secours; et dites du mal de moi, si je ne vous ramène pas tout à l'heure Maurice Pierret sain et sauf. Place! place!

Les flots s'ouvrirent, et Cartinet, toujours suivi d'Adrienne cramponnée à son bras, pénétra jusque dans l'intérieur de la maison du commandant. Monsieur Renaudot, tout brillant de galons d'or, ombragé d'un vaste plumet tricolore, et gonflé de son importance, reçut l'avocat d'un air fier et dédaigneux. Il était seul avec Pauline de Quercy. — Qu'y a-t-il, madame de Vaufrène? dit-il en interpellant Adrienne, et dans quel dessein m'amenez-vous ce petit monsieur, qui m'est signalé comme un des agitateurs de la populace?

— Ce petit monsieur! répéta Cartinet

transporté d'indignation. Apprends que ce petit monsieur saura braver l'impertinente audace du citoyen commandant Renaudot, autrefois laquais d'un maître qu'il renie aujourd'hui lâchement, maire de Noyelles de la façon d'un *montagnard* qu'il flattait plus lâchement encore, et militaire par la grâce de sa femme, à force d'ignominieuses complaisances!

Monsieur Renaudot tremblait de colère; et lors même que sa langue enchaînée par la stupeur ne serait pas restée rebelle à ses efforts, il lui eût été impossible d'arrêter le torrent des paroles impétueuses de Cartinet, ni d'en surmonter l'éclat assourdissant.

— Insolent drôle, dit-il enfin pendant que l'avocat respirait un moment, tu vas me payer cher ces infâmes outrages! La troupe que j'ai mandée....

— Avant qu'elle n'arrive, interrompit Cartinet, crains de me pousser à bout,

ami Renaudot, ou j'appelle ce peuple à la fin *réveillé*, et dont tu entends d'ici les accents irrités. Je n'ai qu'un mot à dire, et je te fais jeter par tes propres fenêtres avec ton bel habit brodé, qui couvre mal et ne déguise pas ta honte; rends-moi tout à l'heure, rends aux vœux de la ville entière révoltée contre ta tyrannie, ce jeune homme injustement accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis.

— Il l'avoue lui-même, dit Pauline avec dureté. Cet homme est un très mauvais sujet....

— De quoi vous mêlez-vous là, interrompit Cartinet en se tournant rapidement vers elle? vous mentez, madame la dévote.

— Vous êtes un fou, monsieur, répliqua Pauline avec hauteur. N'espérez pas nous intimider, par la crainte de la canaille que vous avez ameutée. La troupe va venir, justice sera faite.

— N'invoquez pas la justice, Pauline de Quercy, repartit l'avocat du ton le plus véhément. Ses coups, que vous osez provoquer retomberaient trop lourdement sur votre tête. Celui que vous avez l'impertinence de traiter de fou, s'appelle maître Cartinet.

— Eh que m'importe? demanda Pauline de l'air le plus méprisant.

— Ce qu'il vous importe de savoir, orgueilleuse créature, répliqua le petit homme exaspéré, c'est que maître Cartinet est l'avocat de M. de Saint-Elme de Nangis, fils de Salmon de Nangis, propre frère de votre mère; de ce Salmon votre oncle, enfermé en vertu d'une lettre de cachet, à la requête de votre père, et retenu dix ans, comme aliéné, à l'hôpital de la Charité de Senlis, quoiqu'il soit prouvé qu'il jouissait alors de toute sa raison; de ce Salmon enfin, emprisonné depuis à la Bastille pendant trois autres années, délivré à la suite de la prise

de cette forteresse le 14 juillet 1789, et assassiné le 18 dans le bois de Pandé par Verdier, d'après un ordre et sous les yeux du comte de Quercy votre père....

— Dieu du ciel! prenez pitié de moi, s'écria Pauline épouvantée.

— J'ai les preuves de tout ce que j'avance, poursuivit Cartinet en redoublant de feu. Mon client est ici, nous allons éclater, les tribunaux retentiront de nos plaintes, les journaux vont en instruire la France, l'Europe; vous serez condamnée à restituer à votre cousin germain, la moitié des biens usurpés par votre mère, à la faveur d'un crime dont frémit la nature, et qu'elle a commis, de complicité avec votre indigne père, de qui la mémoire et le nom seront a jamais flétris du sceau de l'infamie. Voilà, quel est ce Cartinet que vous osez affronter....

— Assez, assez, s'écria madame de Vaufrêne en recevant dans ses bras Pauline qui

venait d'y tomber évanouie. Épargnez cette infortunée, monsieur; elle se meurt....

Adrienne entraîna, ou plutôt porta Pauline jusque dans une chambre voisine où ses femmes s'empressèrent autour d'elle. Mais, tout à son affaire, et sans éprouver la moindre compassion à la vue de cette première victime tombée sous ses coups, l'implacable Cartinet poursuivant fièrement le cours de ses victoires, se grandissait devant le commandant pétrifié de ce qu'il venait d'entendre. — Oui, continua-t-il, voilà quel est maître Cartinet; et maintenant, citoyen Renaudot, il me reste à vous faire connaître quel est ce *petit monsieur*, que vous honorez de vos mépris. Le petit monsieur est porteur de créances hypothéquées sur votre salpêtrerie, et dont le montant dépasse la valeur de cet établissement.

— C'est faux, répondit Renaudot, je n'ai jamais rien emprunté.

— Non, mais vous avez cautionné votre associé, et il vient de déposer son bilan. Tout retombe sur vous, et c'est moi qui suis chargé de vous poursuivre. A présent que vous me connaissez, M. Renaudot, refuserez-vous encore de me rendre Maurice Pierret, innocent du meurtre dont l'injuste haine d'une dévote hypocrite ose l'accuser sans nul fondement?

— Je me moque de vos bravades, repartit Renaudot; j'ai bon droit, et la justice est pour tout le monde, M. l'avocat. Quant à ce meurtrier, vous ne l'aurez point. Encore une fois, j'attends, de moment en moment, le chef de brigade de la 20e, avec tout un bataillon; il va se saisir de votre homme qui avoue son crime.

— Il ne l'avoue point, il ne peut pas l'avouer puisqu'il en est innocent. C'est un mensonge infâme....

— Un mensonge! impudent faussaire, dit Renaudot en allant ouvrir la porte de

son cabinet; il faut que je vous confonde. Venez ici jeune homme.

Maurice sortit, et s'avança d'un air calme et plein d'assurance. — Cher ami, mon enfant, s'écria Cartinet en courant à lui les bras ouverts, est-il vrai....

— Oui, mon parrain, répondit-il, j'ai tout entendu de ce cabinet. Je déclare qu'il ne faut accuser que moi de tout le mal qui s'est fait.....

Adrienne venait de rentrer couverte de son voile : mais, M. Pierret, lui dit-elle avec chaleur, mille témoins déclarent que le coup est parti de la main d'un caporal....

— Non, citoyenne, non, interrompit Maurice; songez qu'il y va de la vie...

— Eh bien! c'est pour cela, monsieur, que nous vous supplions de dire la vérité.

— Il ne faut pas que ce brave soldat soit mêlé dans cette affaire, répliqua vivement Maurice. C'est moi, moi seul qui dois porter tout le poids de l'accusation.

— Vous l'entendez, reprit le commandant avec l'accent du triomphe.

— J'entends le plus généreux des hommes, repartit Adrienne; et j'admire un noble caractère.

— Point du tout, citoyenne, dit Maurice d'un air modeste; je fais ce que je dois.

Maître Cartinet regardait son filleul, de toute la grandeur de ses petits yeux voilés de larmes, à travers lesquelles brillaient la douce joie de l'orgueil paternel. En ce moment un capitaine de la 20e entra dans le salon. — Mon commandant, dit-il à Renaudot, le bataillon part à l'instant même d'Abbeville.

— Il part! répondit-il au comble de la surprise; et comment se fait-il que ce ne soit point par moi, que l'ordre en ait été transmis à votre chef de brigade?

— Je l'ignore, répliqua l'officier; vous en trouverez l'explication dans cette lettre

du général qui commande ce département. Du reste, je suis chargé de vous dire que le caporal Taupin, de ma compagnie, est le véritable auteur du coup imprudent qui a causé la mort du nommé Verdier. Taupin a reconnu son délit; il est arrêté et sera jugé par un conseil de guerre. Adieu, mon commandant.

— Adieu, mon commandant, répéta Cartinet avec un souris moqueur, à la vue de la stupéfaction de Renaudot, et en prenant Maurice sous le bras. Je souhaite que le bataillon revienne bientôt vous prêter main-forte, jusque là trouvez bon ou trouvez mauvais si vous l'aimez mieux, que nous prenions congé de vous, mon filleul et moi. Vous recevrez bientôt aussi une dépêche de ma part, et ce sera de la main d'un huissier. Annoncez en mon nom, un doux message de la même nature à la fille du meurtrier Quercy. Tout cela ne tardera guère. Adieu, mon commandant.

Après avoir lancé ce manifeste foudroyant, Cartinet éclata de rire au nez du pauvre Renaudot immobile de surprise ; puis il sortit fièrement avec Maurice Pierret.

CHAPITRE XX.

Maurice chez son parrain.

Il semblait que les meilleurs amis de Maurice se fussent donné le mot pour le décréditer auprès des femmes auxquelles il désirait plaire. Déjà la bonne Marie Roques, en vantant maladroitement, autrefois, la beauté surnaturelle de son ourson à madame Renaudot, l'avait disposée à le trouver presque hideux. Maintenant que les traits et toute la personne de l'adolescent offraient réellement un ensemble agréable, Cartinet, par les éloges exagérés prodigués à sa bonne mine, venait encore de pré-

parer Rose à le juger avec plus de sévérité ; du moins sous le rapport des avantages extérieurs.

En effet, transporté d'admiration pour les hauts faits de son brave allié de la *Grande-Pinte*, il était allé jusqu'à le proclamer beau comme un ange. Cette expression qui avait frappé la romanesque Rose Cartinet, s'alliait intimement dans sa fantasque imagination, avec l'idée d'une cravate verte, d'un teint blanc et délicat, elle se figurait un merveilleux aux manières distinguées, élégantes, à la chevelure très poudrée, à la prononciation langoureuse ; et tout cela, au milieu d'un nuage légèrement parfumé d'ambre.

Aussi, de quelle hauteur la pauvre enfant ne tomba-t-elle pas, bon Dieu! quand son père lui présenta en grand triomphe, un véritable rustre inculte, aux cheveux noirs et plats, mal mis, dénué de grâces ; et qui vint tout d'abord à elle les bras ouverts,

lui appliquer sur les deux joues, des baisers retentissants, en l'appelant sa bonne petite sœur!

— Appuie, appuie mon gars, lui dit Cartinet qui s'empressa d'applaudir à cette impertinente familiarité. Eh bien! Rose, te voilà tout étonnée! ne reconnais-tu pas Maurice Pierret, ton compagnon d'enfance? Allons embrasse-le de bon cœur; car c'est à lui que tu dois le bonheur d'avoir encore un père; j'étais assommé sans Maurice.

Malgré tous les efforts de Rose, pour répondre aux empressements du villageois, elle continuait à paraître froide et contrainte, en objectant qu'elle ne se rappelait nullement les traits de M. Pierret, quoiqu'elle se ressouvînt avec plaisir de leur ancienne amitié. Peu satisfait de cette réception, Cartinet, qui connaissait le côté faible de son esprit, démêla sur-le-champ la véritable cause de la défaveur de son protégé, et fit à ce sujet une guerre si vive

à Rose, qu'il acheva de l'irriter contre le nouveau venu. — Voilà donc, dit-il avec humeur, l'accueil que reçoit ici mon filleul, le fils de mes plus chers et plus anciens amis! n'en sois pas surpris, Maurice; je vois bien ce qui choque la pauvre sotte. Grâce à Dieu, tu n'as pas les dehors brillants, mais trompeurs, de ce faquin de Saint-Elme, un ci-devant noble, un merveilleux, tout plein de son petit mérite; bien impertinent, bien fat. Voilà ce qui éblouit les femmes aujourd'hui.

— Quel Saint-Elme, mon parrain? demanda Maurice; parlez-vous de ce jeune homme qui commandait la bande!

— Oui vraiment. M. Saint-Elme de Nangis.

— En ce cas, mon parrain, ce n'est pas la noblesse du personnage, qui a dû éblouir ma petite sœur Rose; car ce Saint-Elme n'est autre chose qu'un neveu du représentant Publicola, et qui se nomme Dubois....

— Tu es dans l'erreur, mon garçon, répondit Cartinet.

— Point du tout, mon parrain; le lieutenant Dubois commandait à Ponteuil un détachement de cavalerie de l'armée révolutionnaire, et....

— Quelle horreur! interrompit Rose. Comment pouvez-vous calomnier ainsi un client de mon père, M. Pierret? et supposer que M. de Nangis, le plus honnête jeune homme du monde, ait jamais été dans cette affreuse armée révolutionnaire!

— Eh! qu'y aurait-il donc là de si étonnant, demanda Cartinet d'un ton rude? l'armée révolutionnaire était fort bien composée. Elle a d'abord été formée à Paris, sous le nom *de corps d'observation de l'intérieur;* et une foule de fils de bonnes familles de la capitale, peu enclins aux métier des armes, et se voyant talonnés par la loi de la réquisition, s'y sont enrôlés sur la foi de cette pacifique dénomination, dans

l'espoir de ne pas aller guerroyer aux frontières. J'ai connu les plus honnêtes gens du monde dans cette milice nationale, qui reçut depuis, par un décret, le nom d'armée révolutionnaire.

— Ainsi, ma petite sœur, reprit Maurice, vous voyez bien que je ne calomnie pas votre favori ; et, comme dit mon parrain, il n'est point du tout étonnant qu'il ait été le lieutenant Dubois, avant d'être le noble Saint-Elme....

— C'est faux, s'écria Cartinet, je n'ai rien dit de semblable. Je répondais à Rose qui calomniait l'armée révolutionnaire. Mais toi, Maurice, tu calomnies à ton tour mon client Saint-Elme, que je puis bien taxer de légèreté, mais dont je dois défendre l'honneur injustement attaqué. Monsieur de Nangis est un fort galant homme, incapable d'emprunter jamais le nom de qui que ce soit, et de ton lieutenant Dubois moins que de personne au

monde; car, à l'époque dont tu parles, M. Saint-Elme de Nangis était à Londres, avec sa mère.

— Il faut donc, dit Maurice au comble de la surprise, qu'il y ait deux hommes parfaitement semblables de figure et de taille; tout entre eux, est d'une ressemblance miraculeuse, le son de voix, le geste, la couleur des yeux, le regard, la manière de rire, de s'exprimer; il n'y a que l'habit de changé. Mais êtes-vous bien sûr, mon parrain, que monsieur de Nangis, comme vous l'appelez, fût en Angleterre à l'époque des événements de Ponteuil?

— J'en suis très assuré, mon garçon, répondit Cartinet. Un peu avant que la guerre n'éclatât entre la France et la Grande-Bretagne, madame de Nangis avait obtenu un passe-port pour Londres afin d'aller à la recherche de son mari père de saint-Elme. C'est un fait dont je suis certain comme de

mon existence; car au retour de cette dame, je me trouvais justement à Paris, occupé à recueillir une succession appartenante à feue ma femme; affaire ardue, hérissée de difficultés, comme je les aime, et qui me mettait journellement aux prises avec force avoués, avocats, procureurs, tous gens retors et loquaces à l'excès.

L'un d'eux se prit un jour à parler, je ne sais plus comment ni pourquoi, du comte de Quercy. Il en disait du bien; cela me fit monter le sang à la tête, et je traitai tout haut ce beau seigneur, de pendard et de misérable. Mon homme voulut contester, quelques-uns des assistants prirent son parti, d'autres se rangèrent du mien; la querelle bien engagée, je laissai nos adversaires s'avancer, s'avancer, et prenant bien mon temps, je les écrasai tous à la fois, du récit de son infâme conduite à l'égard de tes parents, Maurice; à l'appui de ce coup, un de mes partisans nous révéla une foule d'au-

tres actions non moins horribles de ce petit tyran ; et entre autres l'histoire des persécutions qu'il avait fait subir à son beau-frère, Salmon de Nangis.

Le narrateur convenait que la jeunesse de Salmon n'avait pas été tout-à-fait exempte de reproche; mais Quercy, abusant de son crédit à la cour, obtint, pour le punir de quelques folies excusables, l'ordre de le faire enfermer dans une prison d'état. Le désespoir du jeune homme fut si violent, qu'il sembla un moment que sa raison en eût été aliénée. Sous ce prétexte, le comte le fit transporter à l'hôpital de la Charité de Senlis, en vertu d'une lettre de cachet qui le condamnait, par le fait, à une réclusion perpétuelle.

On accusait le pauvre Salmon de profusions ruineuses, et surtout d'une association avec une aventurière, tenant à Londres une maison de jeu, rendez-vous d'escrocs de qualité et de viles prostituées. En vain,

repoussait-il ces accusations comme calomnieuses, attestant que cette prétendue aventurière était une personne bien née, de bonnes mœurs, enfin sa femme légitime dont il avait un enfant. Malgré tout cela, ou plutôt à cause de cela précisément, le comte de Quercy ajouta encore de nouveaux tourments à ceux dont souffrait le prisonnier.

Il paraîtrait que son mariage, fait en Angleterre, aurait pu être effectivement plus régulier; et le but de Quercy était de tirer parti du défaut de certaines formalités pour le faire casser, ou du moins méconnaître, afin d'établir l'illégitimité de Saint-Elme, et de s'emparer, au profit de la comtesse, des biens du prétendu fou. Mais sur les entrefaites, c'était en 1786, Salmon s'échappa de la maison de Senlis; et n'écoutant d'abord que le violent ressentiment dont il était animé contre son persécuteur, il accourut dans cette province, où résí-

dait alors monsieur de Quercy. L'infortuné ne respirait que la vengeance; mais, plein d'honneur, brave jusqu'à la témérité, loyal chevalier, il vint présenter vaillamment le combat à son ennemi.

De Saint-Valery, où il s'arrêta, il envoya un cartel au comte de Quercy, et lui assigna un rendez-vous, au lever du soleil, dans le bois de Pandé. Lâche comme tous les hommes cruels, le seigneur de Ponteuil frémit à l'idée d'affronter en face la juste colère de la victime qu'il avait jusqu'alors tenue enchaînée, afin de l'immoler sans danger. Quercy chargea donc de sa réponse à une noble provocation, des sbires porteurs de l'ordre d'arrêter Salmon, qui cette fois fut jeté dans les cachots de la Bastille.

— L'indigne! le pervers! s'écria Maurice, fort attentif à cette relation, dont le sujet se trouvait si bien en rapport avec les idées de haine et de vengeance, dont lui-même était animé contre la famille de Quercy.

— Le méchant homme! ajouta Rose, non moins émue au récit des malheurs du père de ce beau Saint-Elme de Nangis, objet constant de ses pensées.

Cartinet, pour qui parler c'était vivre, se hâta de ressaisir le fil de son discours, que l'impérieuse nécessité de tousser un moment, l'avait seule forcé d'interrompre. — Oui, mes enfans, continua-t-il, comme vous, saisi d'horreur en apprenant ces nouvelles iniquités de Quercy, je demandai ce qu'était devenu Salmon de Nangis. — « On l'ignore, me répondit celui que je questionnais; on a perdu ses traces depuis la prise de la Bastille, événement auquel il a dû la liberté. Soupçonnant qu'il serait retourné en Angleterre, et sur l'avis qu'un Français, du nom de Salmon, vivait dans l'opulence à Londres, sa femme, que je connais beaucoup, est partie l'année dernière pour cette ville, d'où elle arrive, sans avoir obtenu aucun résultat satisfaisant. Le Sal-

mon qu'elle y a trouvé, est de la même famille, mais non pas celui qu'elle cherchait. » — Attendez, m'écriai-je sous l'inspiration d'une idée soudaine. Il s'est passé depuis peu dans ma province, un événement qui me semble jeter beaucoup de jour sur le mystère ténébreux, dont la destinée de Salmon de Nangis est restée couverte jusqu'à présent.

Je racontai alors le détail des aveux que Verdier venait de faire, peu de semaines auparavant, devant les juges d'Abbeville à son retour de la Belgique.

Tout le monde fut frappé du rapport de certains faits, du rapprochement de certaines dates, dont la comparaison rapide avait éveillé mes soupçons. En effet, libre une première fois, en 1786, Salmon n'a qu'une pensée; un seul sentiment le domine. Avant tout, il faut qu'il tire une vengeance éclatante de l'injuste oppression dont il a trop souffert; il court à Saint-

Valery, provoque son ennemi, et va l'attendre dans les bois de Pandé.

Délivré de nouveau, le 14 juillet, par les Parisiens, vainqueurs de la Bastille, quelle dut être, qu'elle a été en effet, la pensée qui le saisit inopinément, qui le maîtrisa, l'entraîna malgré lui, quand il vit tomber ses fers, et s'ouvrir son cachot? Quelle pensée, je le demande? Certes, ce fut celle qui l'obsédait sans cesse le jour, la nuit; nourrie, fortifiée par de nouveaux et de plus cruels outrages : la soif d'une vengeance légitime.

Salmon accourt donc, comme la première fois, dans cette province, où se trouvait alors Quercy; et, comme la première fois encore, il le défie, et choisit le même lieu pour champ de bataille.

Or, messieurs, continua Cartinet en élevant la voix, et comme s'il eût parlé en présence d'un tribunal, qu'il s'efforçait de convaincre; remarquez bien l'enchaîne-

ment de ces circonstances sur lesquelles j'appelle toute votre attention. C'est le 14 juillet, que nous recouvrons la liberté; vous nous avez vu, sous l'empire d'une idée fixe, ardente, voler, avide de vengeance, vers le comte de Quercy; mais, sans argent, privé d'amis, de tout secours, il ne nous a pas fallu moins de trois journées pour un voyage de quarante lieues, nous arrivons le 17. Le 17, messieurs!.... et, d'après les aveux de Verdier, lui-même, c'est le lendemain 18, qu'un homme, un inconnu, dit-il, est tombé sous ses coups dans le bois de Pandé!

Dans le bois de Pandé! répéta Cartinet, avec un cri perçant, et continuant à plaider de la meilleure foi du monde. A ce nom seul, Quercy, ton front vient de pâlir! Quercy! Quercy! qu'as-tu fait de ton frère!.... Tu frémis! tu te troubles! tu gardes le silence.... Eh bien! fratricide! je répondrai pour toi : tu as reçu de nouveau

son défi ; et de nouveau l'épouvante a glacé ton sang. Mais la révolution vient d'éclater, les armes du despotisme sont brisées dans ta main ; plus de maréchaussée prompte à servir ta tyrannie ; plus de Bastille, dont les gouffres soient toujours prêts à s'ouvrir à ta voix et à enfouir, vivante, la victime dévouée à ta rage !.... Que feras-tu ?

Ce bois de Pandé, où Salmon vient de t'assigner un second rendez-vous, il est à toi. Tes gardes y veillent jour et nuit, pour surprendre Jacques Roques et Baptiste Pierret, autres objets de ta haine furibonde, et qui se font un jeu de la braver en chassant audacieusement sur tes terres.... Parmi ces gardes, il est un homme associé dès long-temps à tes crimes, dont il est le seul exécuteur, Verdier !.... Aussitôt tes irrésolutions ont cessé ; tes idées sont fixées.... Salmon de Nangis périra.... Tu acceptes le combat qu'il te propose. Il viendra seul au rendez-vous....

— L'imprudent! dit Maurice à demi-voix.

— Il n'ira pas, j'espère, ajouta Rose.

Tous deux étaient entraînés par la pétulance de Cartinet, qui gesticulait et se démenait comme un fou; haletants, le cœur serré, ils suivaient l'élan du petit avocat. — Il ira, reprit-il avec un éclat terrible; Salmon cède à l'empire de sa funeste destinée, dont le dernier arrêt va s'accomplir; ses jours, ses moments sont comptés. Il arrive sans défiance au lieu désigné par lui-même, son œil enflammé parcourt le champ de bataille, il cherche en vain son ennemi... Tout à coup, atteint d'un plomb mortel, il tombe!....

— Ah! cria Rose épouvantée. Ah ciel!

— Scélérat de Quercy! dit Maurice en se jetant avec impétuosité dans la lice ouverte par Cartinet. Infâme assassin! tout s'explique à présent. Je vois la cause de l'accusation calomnieuse que tu fis peser

sur la tête de mes parents. Il fallait détourner de la tienne le soupçon d'un fratricide! Pour dérober les traces de ce forfait, ton sicaire devait disparaître; des innocents sont désignés comme ses meurtriers; tu t'empares de cette fable, tu la tournes en réalité. Déchiré par les furies, en proie aux remords dévorans, ta raison troublée t'abandonne; tu n'agis plus que par convulsions, sous l'inspiration d'une folie délirante. Une mère et son enfant se jettent à tes pieds, t'implorant pour un époux, pour un père; tu les frappes inhumainement. La mort de ces infortunés peut seule désormais te rassurer contre la crainte du supplice et de l'infamie.....

— Superbe! superbe! s'écria Cartinet émerveillé. Il plaide! Maurice, mon cher Maurice! continua-t-il en le serrant dans ses bras, tu passes toutes mes espérances; je vois, avec transport, combien t'ont profité les études que tu as faites dans l'excellente

pension où je t'avais placé. Tu parles bien, mon enfant, voilà du feu, du nerf, de l'éloquence enfin! Tu me charmes, mon filleul; il faut que tu sois avocat; tu feras honneur à ton parrain, à ta famille, à ton pays....

— Ah! mon parrain, que je voudrais...

— Être avocat?

— Je ne dis pas cela....

— Il faut le dire, morbleu! et surtout le vouloir. Je m'en charge, tu ne me quitteras plus. Je t'apprendrai le droit, je t'initierai aux secrets de notre belle éloquence du barreau. Avant un an, je veux que tu plaides une cause, et que tu la gagnes aux applaudissements de toute la ville.

— Si c'était contre les Quercy! dit Maurice avec ardeur.

— Contre eux, contre le monde entier, si tu veux, Maurice; j'ai cent affaires sur les bras; tu me seconderas; tu seras mon successeur; oui, je suis ravi, charmé de ce

projet ; embrasse-moi, Maurice ; oui mon successeur.... et mieux encore, j'espère. Embrasse-le, Rose ; j'entrevois maintenant.... Ah! ce serait le bonheur de ma vie; embrasse-le, ma fille.....

Forcé d'essuyer ses yeux remplis de larmes de joie, Cartinet ne vit pas avec quelle froideur dédaigneuse elle souffrit ce second assaut des caresses de Maurice; tant elle était profondément blessée du dessein que les dernières paroles de son père avaient vaguement indiqué ; ses injures, prodiguées à Saint-Elme, son admiration pour Maurice, tout semblait en effet la menacer de l'odieuse proposition d'être un jour madame Pierret.

Un peu remis de son émotion, le peti avocat raffermit sa voix, et reprit d'un ton moins véhément : — Ta vive apostroche au comte de Quercy, mon ami Maurice, à interrompu le fil de mon récit ; mais je n'y ai point de regret, puisqu'elle m'a révélé

tes heureuses dispositions, dont la culture va faire le charme de ma vieillesse. Cette forme oratoire, que t'a inspirée l'indignation, est pleine de mouvement; et pour compléter et arrondir ta période, je poursuivrai sur le même ton, en interpellant le meurtrier, qu'à ton exemple j'asseois aussi sur l'ignominieuse sellette des accusés.

— Oui, comte de Quercy, lui dirai-je...

— Mais il est mort, mon père, observa Rose avec humeur; ni vous, ni monsieur Pierret malgré toute son éloquence, vous ne lui direz jamais rien.

— Tais-toi, au nom du ciel, sotte que tu es, répliqua vivement Cartinet. Tu ne peux pas savoir, comme Maurice, qu'on adresse une apostrophe aux morts ainsi qu'aux vivants, voire aux choses inanimées; on les fait même parler au besoin, et cette figure est la plus noble, la plus brillante parure de l'éloquence....

— Elle s'appelle la prosopopée, made-

moiselle Rose, observa Maurice avec l'espoir de se relever infiniment dans son estime, par ce trait de science. Cela vient du grec *prosópon*....

— Tu connais la prosopopée! cher ami, dit Cartinet avec des sanglots de tendresse, tu sais le grec, Maurice; ah! c'est trop à la fois, continua-t-il en lui serrant les mains, tu es parfait! mais finissons-en d'abord avec le comte de Quercy, car tout ceci me sert à compléter les études que je ne cesse de faire, sur les meilleurs moyens de traiter cette cause, que je suis sur le point de plaider, et dont le succès éclatant doit me couronner de gloire en même temps qu'elle relèvera ma fortune.

Je parle donc au comte de Quercy, dont j'évoque les mânes... mais, non; je suis trop ému; et cette seconde interruption de Rose a tout-à-fait ralenti mon élan. Je continuerai sur le ton du récit ordinaire. Nous avons laissé les choses au mo=

ment où je découvris, par le plus grand hasard du monde, que la victime, jusqu'alors inconnue, qu'avait immolée Verdier, était précisément l'infortuné Salmon de Nangis, frère de la comtesse de Quercy. Aussitôt je m'informai de la demeure de sa veuve, arrivée depuis peu d'Angleterre. J'allai chez elle; madame de Nangis habitait un fort bel appartement à la Chaussée d'Antin; je vis une femme encore belle et fort aimable, qui accueillit mes ouvertures avec transport, et me chargea de suivre cette affaire, le plus chaudement possible, dans le double but de constater le meurtre de son mari par le comte de Quercy, et d'arracher à la femme divorcée de cet homme pervers, la part de l'héritage paternel, qu'elle avait envahie au préjudice de Saint-Elme, fils de Salmon de Nangis.

Tu peux juger, Maurice, de mon ardeur à m'élancer dans cette nouvelle carrière; il s'agissait de poursuivre l'ennemi de ta fa-

mille que j'ai toujours regardée comme la mienne; d'un ennemi contre lequel je n'avais pas cessé de lutter depuis quatre ans. Tout était prêt, j'allais commencer les hostilités. Déjà je me disposais à quitter Paris et à venir ici porter les premiers coups, quand une dispute, la plus bête du monde, qui s'éleva dans un café, et à laquelle je pris sottement part, fut la cause de ma longue arrestation.

— Quoi, ce fut une dispute! observa Rose avec chagrin. Vous, mon père, qui m'aviez tant promis de vous contraindre, de laisser tout dire, sans vous mêler de de rien!

— Que veux-tu, mon enfant, répliqua Cartinet, le faux et l'exagéré me choquent et m'irritent; je ne puis m'empêcher de les combattre à outrance. Certes, personne n'a plus applaudi que moi aux principes dont le développement énergique a produit la révolution; je l'aime, j'en désire le maintien,

je voudrais la consolider, fût-ce au prix de mon sang. Mais les horreurs, dont quelques scélérats l'ont souillée, n'en sont que plus exécrables à mes yeux; et dans ce café, j'entendais un forcené Jacobin, les vanter, les exalter. Le brigand alla jusqu'à prétendre que l'armée révolutionnaire était une institution utile, indispensable; que cette milice était composée de l'élite des jeunes gens de Paris. « Dites plutôt, mécriai-je hors de moi, que ce sont des bandits d'élite, l'écume la plus impure de la fange des faubourgs; des valets de bourreaux, chargés d'épauler la guillotine.... »

— C'est ce que je soutenais tout à l'heure, interrompit Rose, et vous disiez tout le contraire.

Cartinet s'arrêta tout à coup, et regarda sa fille d'un air irrité, et les lèvres fortement serrées, comme s'il eût encore été temps de retenir l'insigne contradiction dans laquelle il venait de tomber. Après un moment de

silence, pendant lequel il essuyait son front inondé de sueur, il continua, non sans quelque embarras. — Ma fille, j'ai déjà eu lieu de vous faire remarquer que votre profonde ignorance des formes du discours, vous porte trop souvent à confondre l'expression directe de la pensée de l'orateur, avec les objections qu'il établit parfois, dans le dessein de les combattre ensuite victorieusement. Ne vous ai-je pas dit que je blâmais le premier, cette dispute, que j'ai qualifiée de bête au suprême degré? et vous croyez-vous assez savante pour deviner de quelle manière j'allais conclure. J'ai avancé précédemment, que l'armée révolutionnaire était fort bien composée; sans doute cela fut vrai à une certaine époque....

— Bien des gens me l'ont assuré comme vous, mon parrain, ajouta Maurice.

— Il y a beaucoup à dire à cela, repartit Cartinet; mais laissons ce discours, et terminons l'affaire des Salmon. Arrêté comme

aristocrate, à la suite de cette querelle, je les perdis de vue pendant plus d'une année que je passai aux Madelonnettes à Paris. Mais à mon retour ici, en revoyant le procès de Marie Roques contre les fermiers de Saint-Blimont, je fus naturellement ramené à m'occuper du comte de Quercy, et de toute cette famille. J'appris alors la mort du père et de la mère de Pauline, son mariage, son divorce; et, instruit bientôt après, que, grâce à madame Renaudot, elle venait d'obtenir la main-levée du séquestre apposé sur les biens de sa défunte mère, j'écrivis sur-le-champ à madame de Nangis, en l'engageant à faire de nouveau valoir les droits de son fils Saint-Elme, au partage de cette riche succession.

D'après cette lettre, je ne tardai pas à voir accourir ici cet étourdi, porteur d'une réponse de sa mère. Elle me priait de m'entendre avec lui sur tout cela. Nous avons eu déjà quelques conférences; l'affaire mar-

chera; mais il nous manque beaucoup de pièces, que je l'ai engagé à se procurer à Paris, où il doit bientôt se rendre afin de les réunir....

Il est sans doute parti, mon père, dit Rose; car on a remis ici une lettre pour vous, qu'il a écrite, assure-t-on, au moment de monter en voiture.

— Serait-il bien possible qu'il fût ainsi parti sans me revoir! s'écria Cartinet au désespoir. Ce contre-temps nous ferait un tort irréparable. Parti! le petit sot! quand la mort de Verdier, en nous privant de ses aveux, nous ravit le seul moyen d'obtenir une preuve irrécusable du crime, sur la réalité duquel repose tout l'édifice du procès! parti! quand je viens de jeter, à dessein, le trouble et la terreur dans le camp des ennemis, par un coup foudroyant; et qu'à l'aide de ce moyen, nous pouvions les amener à une composition favorable à nos vues! le maladroit de Saint-Elme, le fat,

qui fait tout de travers ! Il faut que j'aille m'assurer par moi-même, s'il est en effet déjà parti. Viens avec moi, Maurice; car j'ai maintenant à t'entretenir de tes propres affaires qui sont dans l'état le plus prospère; et nous en causerons chemin faisant.

CHAPITRE XIV.

Le jeune pêcheur se civilise.

La valeur des biens dont le riche cultivateur Jacques Roques avait été dépouillé, s'élevait à plus de deux cent mille francs; et la cause de ce désastre honorait sa mémoire. Le propriétaire d'une partie des terres qu'il faisait valoir, M. de Luxeux, père d'Adrienne, était mort léguant à sa veuve un interminable procès, perdu d'abord au parlement de Rouen, et ensuite gagné à celui de Paris qui jugeait, en certains cas, d'après une législation différente. L'autorité royale invoquée, à raison du

conflit, devait prononcer en réglement de juges ; et tandis qu'une foule d'incidents embarrassaient la marche de l'affaire, déjà très compliquée, les adversaires de madame de Luxeux, s'autorisant de l'une des dispositions du premier arrêt du parlement de Rouen, que les juges avaient déclaré *exécutoire nonobstant appel*, exigèrent le payement d'une somme considérable, auquel cette dame était condamnée.

C'est alors que Jacques Roques offrit pour la tranquilliser, et afin de calmer l'avidité impatiente des créanciers, la totalité de ses biens, comme garantie de ce payement ; car, toutes les terres de M. de Luxeux étant substituées à un héritier mineur, elles ne pouvaient servir d'hypothèque à cette dette. Le procès se trouvait encore dans cet état à l'époque des malheurs de Jacques Roques et de son gendre ; et l'on a déjà vu dans le récit de Marie Roques à son fils, que les mêmes juges qui venaient de fulminer con-

tre ces infortunés, une sentence capitale par contumace, ordonnèrent la saisie des biens engagés comme caution, par Jacques Roques, aux créanciers de madame de Luxeux. Cet arrêt d'une iniquité révoltante, fut exécuté à la faveur du désordre des premiers moments de la révolution.

Depuis cet événement, les décrets de l'assemblée Constituante ayant changé la face de ce procès encore en suspens, les prétentions des adversaires de madame de Luxeux se trouvèrent réduites à la moitié de la somme qu'ils exigeaient; elle offrit de les payer sur-le-champ, et sur leur refus, cent mille francs en assignats furent déposés dans une caisse publique, à sa requête, avec toutes les formalités nécessaires pour l'acquitter entièrement envers ses créanciers; et libérer Jacques Roques qui l'avait cautionnée.

Il ne restait plus qu'à les dessaisir des biens illégalement envahis; et c'est ce que

Cartinet s'apprêtait à faire, au moment où le départ de Marie Roques pour la Belgique, avait tout suspendu; puis était survenue l'arrestation de Cartinet, et son long emprisonnement aux Madelonnettes.

Mais enfin, à sa grande joie, et à l'étonnement plus grand encore de Marie Roques qui s'était accoutumée à l'idée du sacrifice de sa fortune paternelle, tout pouvait maintenant marcher sans obstacles. Le départ de Saint-Elme, qui n'était que trop réel, laissant à Cartinet plus de loisir, il put s'adonner tout entier à ce procès, muni des pleins-pouvoirs de sa cliente, et que Maurice était allé chercher à Noyelles. Toutefois, plus d'une année fût encore nécessaire pour obtenir un triomphe complet.

Durant cet intervalle, cédant aux désirs de son parrain, et d'après le vœu de sa mère, le jeune homme établi chez Cartinet, se livrait, sous sa direction, à l'étude des lois, avec l'ardeur naturelle qu'il mettait à tout,

et que secondait une aptitude remarquable. Constamment occupé de ses travaux, pendant les premiers mois, il ne voyait Rose qu'à l'heure des repas; parfois aussi, le soir avant le souper, dans sa petite salle, en présence de Cartinet, et de madame de Vaufrêne qui, s'obstinant à rester voilée, refusait toujours de partager leurs repas, afin d'éviter l'occasion de se découvrir.

La douceur des paroles de cette jeune dame intéressait beaucoup Maurice. Elle lui témoignait une affection pleine de franchise, à laquelle il se montrait sensible au point d'écouter, sans trop d'impatience, certains reproches qu'il endurait difficilement de tout autre; surtout de Rose, qui le reprenait toujours avec aigreur.

Plus le petit avocat faisait éclater d'enthousiasme pour son élève, dont les progrès étaient réellement prodigieux, plus Rose le prenait en aversion. Le naturel *Cartinet* de la fille, s'était déclaré dès les premiers

éloges que le père avait prodigués devant elle à Maurice ; et, à l'esprit de contradiction inhérent à son sang, se joignait le dépit d'entendre toujours relever le mérite de ce paysan, aux dépens de l'élégant Saint-Elme que Cartinet avait tant prôné d'abord, et qu'il ne paraissait détester maintenant, qu'à cause de l'amour obstiné de Rose pour ce joli garçon.

Des nombreux défauts dont madame de Vaufrêne entreprenait de corriger Maurice, le plus grand, aux yeux de cette excellente femme, était son excessive animosité contre Pauline de Quercy. Elle s'étudia d'abord à calmer des emportements qui troublaient trop souvent le calme de leurs petites réunions du soir ; son moyen fut de déclarer qu'elle se retirerait aussitôt qu'ils renaîtraient devant elle. Cette menace fit son effet ; la conversation vive et spirituelle de la jeune veuve, charmait trop Maurice pour qu'il sacrifiât légèrement ce plaisir.

Forte de ce premier succès, madame de Vaufrêne remontra au jeune homme, que l'état auquel il se destinait, allait le mettre en relation avec la classe élevée de la société ; et que rien ne lui nuirait plus que le mépris qu'il affectait pour les formes et les usages de ce monde, dont il se formait une image tout-à-fait fausse, en se le figurant uniquement composé de petits tyrans féodaux, et de seigneurs châtelains oppresseurs de la veuve etde l'orphelin, comme le comte de Quercy. Elle le badina sur son opiniâtreté à déclarer toutes les dames de la bonne compagnie aigres, hautaines, et dévotement haineuses, parce qu'il se croyait fondé à reprocherces défauts à madame de Quercy et à sa fille, qu'il avait à peine entrevues, et encoredans un temps où l'excès du malheur dénaturait les meilleurs caractères. Elle ajoutait que lui-même, Maurice Pierret, doué d'un bon cœur et d'une ame honnête, s'était un moment montré sous un jour odieux,

en s'abandonnant à des passions impétueuses qu'il se reprochait maintenant.

Ces raisons présentées avec douceur à un esprit juste, le pénétrèrent insensiblement. Maurice d'abord si fier de sa carmagnole, de sa rudesse républicaine, et de son langage familier, dépouilla peu à peu le vieil homme à la voix de son aimable institutrice, et ne tarda pas à rougir du titre de *sans-culotte*, dont il se glorifiait autrefois. Il convint avec candeur, que, trop plein d'un ressentiment amer contre un homme de l'ancien régime, il avait étendu à tous les partisans du gouvernement antérieur, une haine aveugle et souvent injuste : plus équitable maintenant, disait-il, je me borne à détester les choses de ce temps passé pour jamais, je l'espère ; et quant aux personnes, je ne les juge plus par masses, en bien ou en mal, mais seulement d'après leurs bonnes ou mauvaises actions, quel que soit le parti qu'elles aient embrassé.

— En ce cas, observa madame de Vaufrêne avec satisfaction, vous ne haïrez donc plus mon amie Pauline.....

— Ah! ne me parlez pas d'elle, interrompit Maurice rougissant de colère en dépit de ses belles déclarations de principes. Puisque vous le voulez, j'abjure cette haine qui m'emportait auparavant jusqu'à souhaiter avec ardeur que l'infortune l'accablât à son tour, et même je n'en disconviens pas, jusqu'à former le vœu de pouvoir contribuer moi-même à son malheur. Mais enfin, si la raison me commande de cesser d'imputer à la fille du comte de Quercy, les torts de son père, n'ai-je point à lui en reprocher qui lui sont personnels? Votre Pauline a commis une action abominable à mon égard, en animant ses sicaires à m'assassiner, le jour où j'allais offrir à madame Renaudot les présents de ma mère. Soyez bien assurée que la méchante fille aura présenté cette affaire à madame

Renaudot de manière à me perdre dans son esprit. Ah ! si elle revenait enfin de Paris ; si je pouvais la voir, lui tout expliquer, me justifier ! Concevez-vous rien de plus affreux, madame de Vaufrêne, que de me faire tomber dans la disgrâce de ma belle bienfaitrice.....

— Ma belle bienfaitrice ! répéta Rose Cartinet d'un air moqueur. En vérité, monsieur Pierret, à vous entendre, on dirait qu'il n'y a de belle au monde que madame Renaudot.

— Non, mademoiselle Rose, répliqua-t-il avec enthousiasme, mais elle est la plus belle du monde.

Cette rectification, bien loin de calmer la jolie fille, ne fit qu'ajouter à la mauvaise volonté qu'elle lui témoignait à tout propos, et surtout au sujet de son habillement, objet ordinaire de ses sarcasmes. Aussi Maurice, dans le dessein de se la rendre plus favorable, résolut-il de faire, sous ce rap-

port, une réforme complète. Un soir il parut aux yeux des deux dames, dans un costume d'une élégante simplicité, qui faisait valoir les avantages de sa taille, alors tout-à-fait développée, et d'une beauté remarquable. Flattée de sa victoire sur cet autre Aristippe, qu'elle avait forcé de sacrifier aux grâces, Rose le félicita de cet heureux changement comme d'une bonne action ; elle lui sut tant de gré d'être enfin vêtu et coiffé à peu près comme tout le monde, quelle déclara n'avoir plus rien à objecter contre la proposition, souvent renouvelée sans succès par M. Pierret, d'accompagner les deux amies à la promenade.

Toutefois, madame de Vaufrêne y mit une condition ; elle fuyait par goût les endroits publics, et n'aimait que les champs ; on convint donc, malgré la répugnance évidente de Rose, de choisir hors de la ville le but des courses que l'on se proposait de faire ensemble.

De ce moment, quelques heures de la soirée furent, chaque jour, consacrées à ce plaisir. C'était à l'époque du printemps, et la sérénité du ciel permettait aux jeunes gens de se hasarder à de longues excursions le long des rives de la Somme, ou dans les bois d'alentour.

Le charme de la nature renaissante agissait avec une force égale, sur ces trois cœurs disposés à des impressions si diverses. Rose admirait la majesté des forêts ; elle palpitait de plaisir à l'idée d'en parcourir les sombres avenues, dans une brillante calèche, à la suite d'une chasse, où Saint-Elme, son mari, aurait réuni la foule des jeunes gens les plus distingués de la capitale, qui tous s'empresseraient autour d'elle.

Madame de Vaufrêne, délicieusement émue à l'aspect des buissons en fleurs, et de la fraîcheur du feuillage dans sa première verdure, éprouvait un ravissement

indéfinissable en écoutant les accents variés du rossignol, qui lui semblait tour à tour soupirer des plaintes langoureuses, ou célébrer avec éclat le triomphe de l'amour heureux. Ces pensées agitaient Adrienne; elle rêvait vaguement aux doux épanchements de deux âmes affectueuses, unies par un lien sacré... Mais son cœur, un instant épanoui, se resserrait tout à coup douloureusement. Paria de l'empire amoureux, elle rougissait d'avoir pu oublier que son excessive laideur devait l'en bannir à jamais. Tout le prestige du printemps disparaissait aussitôt à ses regards désenchantés; il ne lui présentait plus que de sombres tableaux sans couleur et sans vie.

Du moins, se disait-elle tristement, l'amitié me consolera; elle me tiendra lieu de tout... Mais Pauline a tant d'orgueil et de sécheresse, Rose tant de légèreté!...

Ses yeux alors se reposaient avec com-

plaisance sur la figure de Maurice, peu régulière à la vérité, mais pleine d'agrément, et empreinte d'une tendre mélancolie, dont la touchante expression tempérait le feu de ses regards, dans lesquels brillaient l'esprit et la plus vive intelligence. Madame de Vaufrêne jouissait, non sans un peu d'orgueil, d'avoir contribué à rendre meilleur cet être naturellement bon et sensible; elle attribuait, avec raison, à l'influence des conseils qu'elle se plaisait à lui donner, les sentiments vertueux dont il se montrait animé, et les heureux efforts du jeune homme pour vaincre un caractère qui d'abord paraissait indomptable.

Cependant, les mêmes objets qui d'abord avaient causé de si agréables émotions à madame de Vaufrêne, tourmentaient doucement aussi l'adolescence de Maurice, et le faisaient songer comme elle. Mais ses rêveries avaient un but plus déterminé; il

pensait à madame Renaudot ; et beaucoup trop pour son repos.

Souvent dans ces longues promenades, à travers les collines escarpées, ou par des sentiers difficiles, la fatigue contraignait Adrienne à s'appuyer sur le bras de Maurice. Cette situation favorisait entre eux des entretiens plus familiers, auxquels Rose prenait peu de part, et qui leur révélaient réciproquement des qualités attachantes, qu'ils n'avaient pas encore eu l'occasion de se montrer. Quelquefois ils se querellaient sans aigreur, sur la diffiérence de leurs opinions politiques.

Un jour le hasard ayant conduit leurs pas dans un joli hameau, Maurice lui fit observer les heureux effets du nouvel ordre de choses, qu'elle ne pouvait souffrir. Voyez pourtant, noble dame, lui dit-il gaîment, l'air content de tous ces visages, l'embonpoint vermeil de cette foule de jolis enfants, et la propreté des chaumières de

leurs parents. Il faut bien convenir que la suppression des tailles, des gabelles, des corvées, de tous vos droits seigneuriaux enfin, et surtout la vente en détail des biens du clergé, qui forment à présent une multitude de petits héritages bien cultivés, sont des bienfaits matériels dont la révolution a doté les habitants des campagnes. Vous ne pouvez méconnaître que ces dons portent déjà des fruits de bonheur et d'aisance, pour cette classe autrefois généralement indigente,

— A la bonne heure, mon cher Jacobin, lui répondit-elle sur le même ton; mais avouez-le à votre tour, ces réquisitions qui enlèvent tant d'hommes à la culture; cette guerre qui les moissonne avec une si effrayante rapidité, ne sont-ce pas là des fléaux non moins déplorables que ceux dont votre belle révolution a délivré les paysans? Bien des mères versent des larmes, beaucoup de veuves gémissent,

privées de consolations et sans appui.

— Eh bien ! madame, répliqua Maurice à cette objection, donnons un but utile à nos courses dans ces villages ; faisons comme madame Renaudot...

— Toujours madame Renaudot, dit avec dépit Rose Cartinet, qui tira aussitôt de son sac un volume de roman, et s'éloigna pour aller le dévorer, en se promenant dans une prairie voisine du banc de gazon, où Maurice causait, assis à côté d'Adrienne.

— Oui, reprit-il, mademoiselle Rose a beau dire, madame Renaudot est une femme parfaite, et je ne puis trop regretter qu'elle soit si long-temps à revenir de son voyage de Paris.

— Elle sera bientôt de retour, lui dit madame de Vaufrêne. Je puis vous en donner l'assurance.

— Ah ! que je vous en remercie, s'écria-t-il ravi de joie. Vous savez tout ce qu'elle

a fait pour ma mère, mais vous ne pouvez vous imaginer à quel point nous l'aimons. Que ne l'avez-vous vue comme moi, dans un temps réellement désastreux, bannir le malheur de tous les environs de Noyelles! Elle allait visiter les chaumières, y porter de ses mains des vivres aux indigents, des médicaments aux malades... Vous êtes riche, madame de Vaufrêne, quelle félicité pour vous de pouvoir imiter cette créature angélique et vous égaler à elle! Moi, je n'ai pas d'argent; j'en aurai, j'espère, si ma mère gagne son procès. Jusque là je ne pourrais faire le généreux qu'à ses dépens, et en lui imposant des privations; ce serait une fausse vertu. Ma mère, sans compter tout ce que je lui coûte, dépense beaucoup en aumônes, et ne garde pour elle-même que le strict nécessaire. Je ne pourrais donc pas, comme vous, offrir de l'argent à nos pauvres; mais, voici que je commence à être assez habile, au gré de M. Car-

tinet, pour plaider de petites causes. Il y a bien des indigents opprimés, faute de pouvoir payer un défenseur, un conseiller; eh bien! je serai leur avocat, je leur donnerai mon temps, mes soins; c'est à eux seuls que je consacrerai mon peu de talents; et nous ferons ensemble, vous et moi, madame, autant de bien qu'il est en nous.

— J'accepte avec beaucoup de plaisir cette association, monsieur Maurice, dit Adrienne avec vivacité; vos sentiments me plaisent davantage chaque jour; et j'aime tout ce qui peut former entre nous un nouveau lien.

— Oui, répondit Maurice d'un air satisfait, vous me témoignez des bontés dont je suis bien touché. Vous êtes femme, vous êtes bonne, douce, sensible; et le rêve de toute ma vie, c'est d'obtenir l'affection d'une femme douée de ces qualités si précieuses à mes yeux. Ah! si j'étais jamais

aimé, madame, que je rendrais d'amour!

Adrienne soupira sous son voile. Il y eut un assez long intervalle de silence.

— Je m'afflige souvent, reprit Maurice, en voyant avec quelle ardeur impatiente M. Cartinet presse sa fille de me montrer un peu de tendresse, en retour de celle qu'il me suppose pour elle. Car, à parler franchement, elle ne m'en inspire aucune, et ce n'est pas Rose dont je voudrais être aimé.

— Que désirez-vous donc de mieux, monsieur Pierret? lui demanda madame de Vaufrêne; Rose est si jolie!

— Son cœur ne répond pas au mien comme le vôtre, madame, répliqua le jeune homme avec simplicité; je voudrais qu'elle vous ressemblât...

— Ne dites pas cela, monsieur Maurice, interrompit Adrienne en tressaillant; oh! ne dites jamais cela. Certes, mon cœur ne doit, ne peut éprouver que des sentiments

bien différents de ceux que vous êtes en droit d'attendre en retour des vôtres.

— Je sais bien, repartit Maurice avec un peu de dépit, que vous n'oublierez jamais qu'une dame du rang où vous êtes née...

— Que parlez-vous de rang, bon dieu! s'écria-t-elle; il est bien question de cela! Non, non, mes idées sur la naissance sont très éloignées de celles que vous me supposez. J'entends par noblesse, quoique vous en disiez, une succession non interrompue d'héritages d'honneur, reçus et transmis dans toute leur pureté. Votre aïeul Jacques Roques, fils d'honnêtes laboureurs, et offrant, par reconnaissance, sacrifiant même sa fortune entière à ma mère, seulement pour lui épargner quelques embarras passagers, est à mes yeux la plus noble créature de la terre. Vous n'avez pas dégénéré de ce digne vieillard, dont votre bonne mère a toutes les vertus, je le sais, et qui s'est attachée à vous les inspirer dès votre

enfance. Aussi, monsieur Maurice, j'ai pour vous autant d'amitié que d'estime.... Je parlais d'autre chose.... Je pensais.... Vous ne m'avez pas comprise, ajouta-t-elle en pleurant.

— Eh pourquoi ces larmes, madame? dit-il, pénétré d'attendrissement. Avez-vous des chagrins, des peines que j'ignore? n'y puis-je rien? Parlez-moi sans réserve, madame; puisque ce titre d'ami, que vous me donnez, m'autorise à vous offrir mes services, ou mes conseils du moins, si vous ne les dédaignez pas.

— Non, répondit-elle en essuyant ses pleurs; non, vous ne pouvez rien contre mes chagrins, monsieur Maurice, et la raison elle-même est impuissante pour les guérir. C'est un tort dont je rougis; mais vous avez l'ame si bonne que je ne crains point de vous l'avouer. Hélas! je n'ai rien à faire dans le monde, monsieur Maurice; des débats interminables m'y enchaînent

*

depuis trop long-temps malgré moi ; mais aussitôt que l'habileté de M. Cartinet aura, comme je l'espère, fait triompher mon bon droit, je rentrerai dans ma chère solitude, pour n'en plus jamais sortir.

— Serait-il donc vrai, reprit Maurice avec un tendre intérêt, qu'un esprit aussi solide que le vôtre eût en effet la faiblesse de regretter à ce point le don de la beauté ?

— Je suis femme, dit-elle vivement. Tout à l'heure, monsieur, vous soupiriez aussi, en vous plaignant de n'être pas aimé, vous que la nature fut si loin de traiter en marâtre ; vous, homme, et que les droits de votre sexe autorisent à rechercher, à choisir l'objet digne de votre attachement ! vous à qui du moins l'espérance est toujours permise !

— Mais rien ne doit vous la ravir non plus, madame. C'est vous former une idée bien injuste de notre sexe, que de le sup=

poser insensible à tout autre charme que celui d'une belle figure...

— La laideur repousse, monsieur Maurice.

— Eh bien ! je suis persuadé, madame, que vous vous exagérez la vôtre. Il est impossible que vos traits ne peignent pas la douce égalité de votre ame, la bonté de cœur, et l'esprit élevé qui vous distinguent. Et d'ailleurs, votre taille et votre démarche sont pleines d'une grâce noble et décente...

— Arrêtez, interrompit-elle ; cessez, au nom du ciel ! Jamais la voix d'un homme n'avait encore fait entendre à mon oreille des accents aussi séduisants. Ah ! cessez, ils achèveraient, en troublant la paix de mon pauvre cœur, de combler mon infortune. Je suis bien malheureuse ! continua-t-elle du ton le plus véhément ; tout ce que la nature a de plus doux tourne en amertume contre moi. Le langage affectueux d'un ami, la tendresse de deux époux vertueux, les ca-

resses d'une mère à son enfant chéri, les bénédictions que le ciel répand sur les nombreuses familles, tout me froisse et me blesse, en devenant pour moi l'objet d'une douloureuse comparaison ; en me rappelant l'arrêt qui me condamne à rester éternellement seule, et privée d'un appui tutélaire, au milieu de la société. Oui, je la quitterai, j'y renoncerai pour toujours.... Mon dessein, que je confie à votre honneur, monsieur Maurice, est de passer en Espagne avec les religieuses maintenant réunies à Amiens ; et ma fortune doit servir à les doter, ainsi que moi, dans un couvent de Burgos, où nous sommes attendues. Là, monsieur Maurice, j'oublierai, je l'espère, vos paroles trop bienveillantes, trop flatteuses ; ne me les répétez jamais, elles ébranleraient peut-être ma résolution....

— Résolution trop cruelle, madame, dit Maurice d'un air désolé ; je la combattrai toujours, et de toute ma puissance.

— Elle est irrévocable, monsieur, répliqua-t-elle avec force. Par pitié, épargnez-moi les regrets qui me poursuivraient dans ma retraite, si j'avais le malheur d'y emporter l'idée qu'il est un honnête homme au monde à qui j'aurais pu inspirer un sentiment de tendresse, fut-ce même par compassion.... et, pour me punir du fol orgueil qui me l'a fait concevoir un moment.... tenez, poursuivit-elle en écartant son voile, regardez-moi.

— Eh bien! je vous vois sans étonnement, dit Maurice en souriant. Les ravages d'une maladie cruelle ont laissé de profondes traces sur votre figure; mais, madame, où donc est cette laideur si repoussante, dont vous prétendiez m'épouvanter?

— Quoi! vous ne me trouvez pas hideuse, demanda-t-elle au comble de la surprise?

— Vous n'êtes pas belle, madame, ré-

pondit-il sans hésiter; mais d'abord, en dépit de l'épaisseur de ce voile, j'avais pu me faire, de l'ensemble de votre visage une idée trop exacte pour que sa forme irrégulière ait maintenant rien de nouveau ni de choquant pour moi; ensuite, comme je l'avais soupçonné, l'expression de ces yeux où respire votre belle ame, a un charme qui corrige bien des défauts.

La voix de Rose se fit alors entendre à quelques pas; Adrienne baissa rapidement son voile avant d'être aperçue par elle, et tous trois reprirent silencieusement le chemin de la ville.

FIN DU TOME SECOND

TABLE

DU TOME SECOND.

		Pages.
Chapitre XI.	La fille de l'émigré.	1
XII	Résignation de Maurice. . .	25
XIII.	La mansarde du château de Ponteuil. — Le vieux curé de Noyelles.	38
XIV.	L'acte civil.	51
XV.	Le divorce	66
XVI.	Maurice quitte le village. .	83
XVII.	La réaction. — La Jeunesse dorée.	100
XVIII.	Rose Cartinet. — Madame de Vaufrêne.	130
XIX.	Maurice accusé de meurtre.	152
XX.	Maurice chez son parrain. .	171
XXI.	Le jeune pêcheur se civilise.	200

tous été des élèves de renom; elle choisissait toujours quelqu'un dont la réputation fût déjà faite, et je crus que la mienne le serait bientôt, si je parvenais à lui plaire. Je lui écrivis donc une lettre bien vive, bien touchante, et j'allai la lui remettre moi-même, sous prétexte d'acheter une cocarde. Rose prit ma lettre, sans daigner sourire ni me regarder. Le lendemain je retourne acheter encore une cocarde; mais la pudibonde Rose, tout en me la faisant, me dit à voix basse : Monsieur, votre lettre m'offense, j'ai eu grand tort de la décacheter; je veux le réparer en vous la rendant; mais je ne puis vous la remettre ici, parce que ma mère me verrait : trouvez-vous ce soir dans telle rue, vous entrerez dans telle allée, et là je

maîtresse du bûcher, lui avait prêté la clef; que nous étions en sûreté, et qu'ainsi je pouvais répandre dans son cœur tous les secrets du mien. Moi, en homme consommé dans ces sortes d'aventures, je profitai de l'obscurité du bûcher pour arracher à la pudique Rose des faveurs qu'elle n'eût jamais accordées dans un lieu plus éclairé. Nous étions cependant embarrassés, le bûcher était petit, et l'on ne pouvait s'asseoir nulle part : j'en fis mes plaintes à mon amante; mais la prévoyante fille avait pourvu à tout. Elle avait fait apporter un panier sur lequel je m'assis; et comme il n'y avait pas deux places, il fallut bien que Rose s'assît sur mes genoux : dans cette charmante attitude, nous commençâmes une con-

PUBLICATIONS NOUVELLES.

SOIRÉES DE WALTER SCOTT A PARIS, chroniques de France, des XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, recueillies et publiées par P.-L. Jacob, bibliophile, membre de toutes les Académies. Un beau volume in-8°, papier satiné, portrait sur bois; deuxième édition. 7 fr. 50 c.

Contenu de ce volume : 1394, le Trésor. — 1418, le Grand-Œuvre. — 1440, le Page. — 1463, l'Imprimerie. — 1474, la Pierre. — 1490, le Jour des Innocents. — 1535, l'Estrapade. — 1536, les Morts cordeliers. — 1536, la Pantoufle du Pape. — 1543, le Fouet. — 1572, l'Échafaudage. — 1577, les Dragées. — 1580, la Sarbacane.

Cet ouvrage remarquable obtient un succès égal à celui des Soirées de Neuilly et des États de Blois.

Sous Presse :

Le second volume des SOIRÉES DE WALTER SCOTT A PARIS, recueillies et publiées par P.-L. Jacob, bibliophile, 1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

LES DEUX FOUS, histoire du temps de François I^er^, par le même, 1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

SEMBLANÇAY, histoire du temps de François I^er^, par le même, 1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

LE ROI DES RIBAUDS, par le même, 1 vol. in-8°. 7 fr 50 c.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD, RUE DE LA HARPE, N. 78.